

B
CARTON

La chronique
de Lise Bissonnette Page B 3
Cinéma Page B 4
Vitrine de la vidéo Page B 5
Théâtre Page B 7
Télévision Page B 8
La vitrine du disque Page B 9
Jazz et blues Page B 9
Grille télé du week-end Page B 10
Agenda culturel Page B 11
Arts visuels Page B 12
Disques classiques Page B 14

ARTS VISUELS



Vingt ans d'autre chose

La revue Inter fait
une petite fête pour
son anniversaire

RÉMY CHAREST
CORRESPONDANT
DU DEVOIR À QUÉBEC

On était en 1978. Comme cette année, le printemps arrivait et, à défaut des feuilles, ce sont les idées qui bourgeoonnaient. Des idées qui bourgeoonnaient en revues: *Temps fou* dans la métropole et *Intervention* dans la capitale, les deux ayant autre chose à dire, chacune à sa façon. Et si la première a eu ses vies et ses morts, la seconde a poursuivi sa route sur une voie parallèle mais constante, jusqu'à ce premier jour du printemps 1998, aujourd'hui, où l'on fête, à partir de 14h, au bar L'Inox, en compagnie des collaborateurs anciens et nouveaux, des amis de la revue et des curieux.

Née avec les premiers pas de l'autogestion dans le milieu de l'art contemporain de Québec, *Inter* (au fil des ans, on a graduellement laissé tomber les deux dernières syllabes) s'est depuis taillé une place singulière dans l'univers des périodiques culturels québécois, autant par sa facture visuelle pour le moins éclatée que par ses élans de contenu où s'entremêlent revendication, réflexion, expérimentation et création d'œuvres dans les pages mêmes de la publication. Car loin d'être l'empire de critiques dilettantes, en herbe, marginaux ou peu pressés, *Inter* a d'abord et avant tout voulu être un lieu de prise de parole pour les artistes eux-mêmes.

Intimement liée au Lieu, le centre d'artistes voué à l'installation et à la performance qu'elle a engendré à l'automne 1982 (on en fête donc les 15 ans), la revue a en effet émergé de la mouvance de jeunes étudiants en arts à l'Université Laval qui fondaient, en 1974, la Comme Galerie, devenue ensuite, à leur graduation, la Galerie Comme inc. Il s'agissait, le nom l'indique, d'un lieu «comme une galerie», à une différence près: la gestion revenait aux artistes eux-mêmes plutôt qu'à un agent-galeriste. L'ère des regroupements d'artistes du genre en est alors à ses balbutiements: à Québec, on n'a guère que l'Atelier de réalisation graphique, ancêtre d'Engramme, et une première version de la Chambre blanche (qui fête les 20 ans de sa deuxième version cette année).

L'art ici et partout

Le regroupement vise en partie à maintenir un pôle de production: «À l'époque, on voulait arrêter l'exode des artistes de Québec vers Montréal ou, éventuellement, vers New York, rappelle Richard Martel, grand animateur d'*Inter* depuis ses tout débuts. On était influencés par la pensée de Robert Filliou, qui disait que l'art, c'est où on est. Si on doit quitter son lieu de vie pour aller faire notre art, il y a un problème.»

Si le lieu de production a son importance, certains des fondateurs de la Galerie Comme — entre autres Mona Desgagné, Jean-Claude Saint-Hilaire et Richard Martel — ressentent le besoin de se doter d'un espace d'expression et d'action qui ne soit pas lié à une galerie quelconque. *Intervention* naît donc de ce besoin de dire, d'impliquer l'art dans le débat social (bref, d'intervenir) et «de revendiquer des formes d'art, des pratiques, des réseaux non institutionnels». Donnant trois axes à son intervention — société, écologie et féminisme —, la revue se veut un lieu d'activités au sein de l'art contemporain.

Pour Richard Martel, la nouvelle revue a contribué au développement de certaines politiques culturelles: le numéro huit, consacré à ce qu'on appelait alors les galeries parallèles, aurait selon lui tracé les paramètres de la politique gouvernementale de subventions aux centres d'artistes autogérés.

VOIR PAGE B 2: INTER

LES ARTS

Un jour,
le Boulevard
est passé, le
Boulevard avec
un grand B, avec
ses gros sabots,
avec ses grosses
affiches, ses
façades en
aluminium
et ses centres
commerciaux.
Le Boulevard
a tout balayé.



La Caserne de Robert Lepage, à Québec.

La revanche de la rue Principale

Sur son passage,
il a vidé les
centres-villes.
Quand les
municipalités
décident dans
un élan de fierté
de relever la
tête, deux
modèles de
développement
s'imposent:
Disneyland
et Balconville.
Entre les deux,
lequel choisir?
Souvent l'entre-
deux, justement.

LOUISE LEDUC
LE DEVOIR

Si vous et votre famille pouviez prendre une année complète de vacances à la campagne, n'importe où au Québec, et que l'argent n'était pas un problème, dans quel village préféreriez-vous vivre? Selon un sondage mené conjointement par le Canal nouvelles TVA et le magazine *Géo Plein Air* auprès de 2700 personnes, Mont-Tremblant et Saint-Sauveur sont les destinations rêvées des Québécois. Eh oui! Devant Percé, devant Baie-Saint-Paul, devant North Hatley.

«Le Québec a eu sa vague "pseudo-organisée", sa vague "pseudo-chalet suisse". Il a maintenant son remake cohérent de Disney», analyse Marie-Claude Robert, directrice générale de la Corporation des États généraux du paysage, un organisme mis sur pied en 1995.

En 1996-97, Mont-Tremblant a séduit deux millions de visiteurs, comparativement à 365 000 en 1991-92, au moment de l'acquisition de la station par Intrawest. Selon la firme-conseil Innovaction Loisir et Tourisme, l'effet Intrawest se répercute dans un rayon de 60 kilomètres autour du centre de villégiature et aurait créé 4330 emplois.

Pour attirer des touristes, il faut cependant des beautés naturelles et beaucoup de millions. Il faut aussi sacrifier des paysages sur l'autel du tourisme, chose que se refusent plusieurs municipalités jalouses de leur tranquillité.

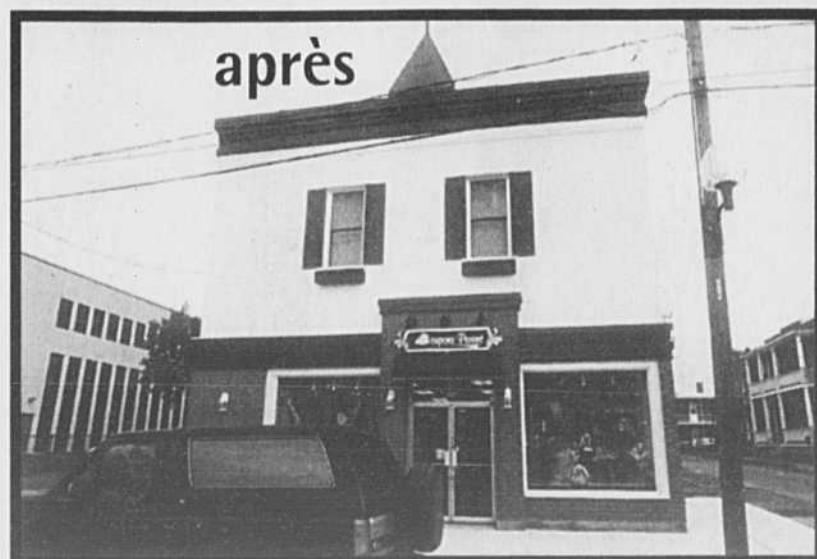
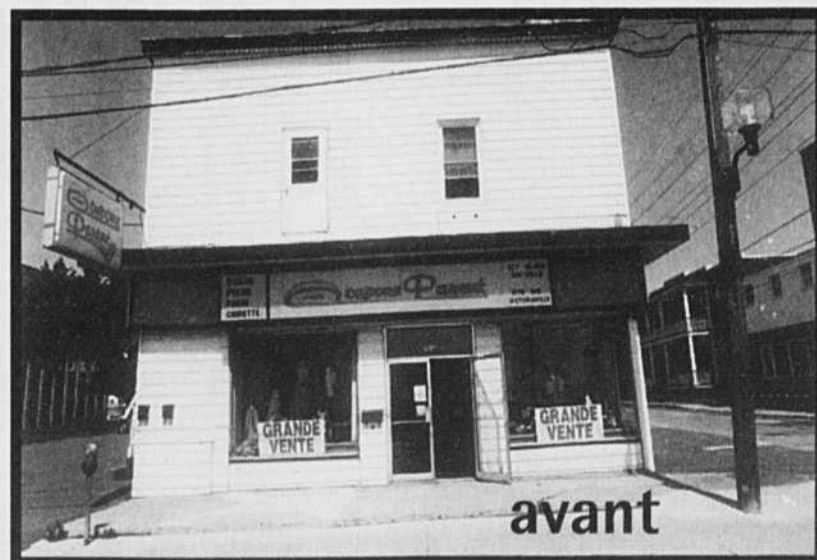
La région de Charlevoix fait actuellement l'objet d'un projet-pilote de la Corporation, qui tente de rassembler toutes les forces de la région dans une remise en valeur tous azimuts. «Charlevoix doit songer tourisme, sans sauter à pieds joints dans cette seule industrie, sans tomber dans le cliché», note Mme Robert.

En matière de revitalisation d'un paysage urbain, deux règles d'or prévalent aujourd'hui: diversification du centre-ville et priorité au citoyen plutôt qu'au touriste.

«La valeur touristique d'une région est très variable, rappelle Mme Robert. Une fois qu'elle est très connue, les gens s'y rendent moins. C'est le cas de Paris, une destination si facile à vendre pendant longtemps. Aujourd'hui, les forfaits doivent être raffinés, ciblés, pour attirer des visiteurs.»

VOIR PAGE B 2: REVITALISER

La culture devient l'affaire des villes, page B 2
Sauver son centre-ville, page B 3



Un exemple de revitalisation toute simple, à Drummondville.

LES ARTS

La culture devient l'affaire des villes

La création d'emploi sert de moyen de persuasion

La revanche de la rue Principale

MARIE-ANDRÉE CHOUINARD
LE DEVOIR

La culture sort de l'ancre du ministère de la Culture et des Communications (MCC) et devient l'affaire d'autres partenaires, tels les villes. En contact direct et régulier avec les structures et les gens qui contribuent à l'activité culturelle, les municipalités sont conviées à mettre le pied dans la danse!

Les poignées de main culture et municipalités ne datent pas d'hier: à l'été 1992, au terme d'une vaste réflexion sur l'évolution culturelle au Québec, la ministre des Affaires culturelles (MAC) d'alors, Liza Frulla, propulsait sa toute nouvelle politique culturelle. Dans un généreux ensemble de mesures, elle insistait alors sur le partenariat avec les municipalités dans le soutien à la cause des arts, faisant alors du début des années 90 un point tournant dans la participation des villes à l'aventure culturelle.

En raison de leur proximité avec les citoyens, les municipalités étaient interpellées pour accroître leur implication au développement culturel,

que l'on voulait voir dépasser l'action dans les bibliothèques publiques ou le secteur des loisirs. Avec une approche privilégiant le dialogue et la collaboration d'un ensemble de milieux concernés par l'avancement culturel, le MAC proposait alors de soutenir les municipalités et de leur fournir les outils nécessaires à une implication plus importante dans ce secteur souvent négligé.

Cette façon de penser continue de faire des petits. Au début de février dernier, par exemple, le ministère des Affaires municipales et le ministère de la Culture partageaient la même table pour propulser «Villes et villages d'art et de patrimoine», un programme

dont l'objectif est de permettre la réalisation, dans les villes intéressées, de projets de mise en valeur et de protection du patrimoine, tout en favorisant la création d'emplois spécialisés.

En embauchant une centaine d'animateurs-coordonnateurs culturels, des bacheliers sans emploi mais spécialisés en architecture, muséologie, archéologie, etc., sur une période de trois ans, le programme devrait permettre à des municipalités régionales de comté (MRC) ou à des villes de réaliser des projets à saveur culturelle et étroitement liés au tourisme.

Cette démarche, qui en est encore à ses balbutiements, «devrait permettre aux municipalités de considérer l'activité culturelle comme une ressource et non plus uniquement comme une dépense», explique Fernand Lévesque, responsable du projet au MCC.

L'ensemble du projet nécessitera plus de six millions de dollars, cinq d'entre eux provenant du Fonds de lutte contre la pauvreté, lequel paiera les salaires des animateurs-coordonnateurs. Les partenaires impliqués dans le programme devront déboursier le million supplémentaire. «Il est évident que les municipalités inscrites au programme devront participer financièrement, et cela pourrait en rebouter quelques-unes», affirme M. Lévesque. Mais la dimension de création d'emplois, d'attrait touristique et d'activité économique accrue devrait pouvoir les convaincre de l'intérêt du projet.

REVITALISER Au delà des cicatrices urbaines

SUITE DE LA PAGE B 1

Un paysage ne se construit pas. Il évolue au rythme des mœurs, tranquillement. Plus que des actions d'éclat concrètes, les États généraux du paysage ont surtout eu pour effet de semer une réflexion.

«Une croyance persistante veut que la protection du paysage soit un obstacle au développement», soutient le président de la Corporation des États généraux du paysage, David Belue, qui croit au contraire que les deux peuvent très bien aller de pair. C'est aussi la certitude de la fonda-

tion autonome Rues principales qui, depuis 1995, a aidé une soixantaine de municipalités à se refaire une beauté en déclarant une guerre ouverte aux affiches criardes au néon, aux façades défraîchies, aux immenses terrains vacants et à la prolifération d'offres du smoked-meat et du hot-dog. Plus que pour le simple coup d'œil, ces paysages urbains sont surtout rajeunis dans l'optique d'en faire le moteur d'un renouveau économique.

Les cicatrices béantes qu'ont laissées à Montréal l'autoroute Métropolitaine ou à Québec l'autoroute

Dufferin font trop souvent oublier les initiatives de fiers citoyens qui portent à bouts de bras depuis des années leur municipalité, l'un en installant son cinéma au centre-ville de Drummondville plutôt qu'à Boulevardville, l'autre en allant visiter une entreprise d'affichage pour l'inciter à travailler dans les règles de l'art.

À l'image de Drummondville, si longtemps la risée du magazine *Croc*, quantité de petites villes guidées par l'action de la fondation Rues principales présentent aujourd'hui un visage nouveau.

THÉÂTRE DU RIDEAU VERT

PRÉSENTE en collaboration avec Hydro Québec et en coproduction avec le Théâtre français du Québec

Le Mariage de Figaro ou La Folle Journée Beaumarchais

Mise en scène : Guillermo de Andrea

Marc Béland Anne Dorval
Sophie Lorain René Gagnon
Elisabeth Chouvalidzé
Jacques Girard
Maxim Gaudette Roger Larue
Marc Legault Jean-Guy Roy
Jean-Marie Moncelet
et huit comédiens

Du 3 au 28 mars

Réservations : 844-1793
www.rideauvert.qc.ca

SUPPLÉMENTAIRES : 1^{er} et 2 avril à 20 h
NOUVELLES SUPPLÉMENTAIRES : 3 avril à 20 h et 4 avril à 20 h 30

BANQUE NATIONALE, Bell, La Presse, St-Hubert

Les Grands Ballets Canadiens
Gagnant du Grand Prix du CACUM !

Les Grands Ballets Canadiens

LAWRENCE RHODES, DIRECTEUR ARTISTIQUE

ET PRÉSENTENT

création ginette laurin

Le Funambule

AT&T Canada

Également au programme

Stepping Stones In Paradisum

26, 27, 28 mars et 2, 3, 4 avril

PLACE DES ARTS 842-2112
THÉÂTRE MAISONNEUVE

Admission : 790-1245
Info-Arts Bell : 790-ARTS
Groupes : 849-8681

photo Peter Morneau design K.O. création

INTER S'éclater, de jour et de nuit

SUITE DE LA PAGE B 1

Tout cela, avec des moyens de fortune: «Les sept premiers numéros, je les payais de ma poche, avant de me rembourser avec les ventes et la publicité», raconte Richard Martel. La distribution, c'était Guy Sioui Durand et moi qui allions de dépanneur en dépanneur ou qui envoyions des numéros par autobus aux rares libraires en région.

Consacré d'abord exclusivement au Québec, dont il met en valeur les développements artistiques en région, suivant une logique alternative qui préside à tout son propos, la revue s'ouvre graduellement à l'international, à partir du numéro 19. Mais même là, les choix de pays prennent des tournants alternatifs, au fil des ans: ce ne sera pas Paris et New York, mais bien la Lituanie, la Pologne, l'Irlande, la Corée, etc. Les collaborateurs deviennent aussi internationaux, Charles Dreyfus étant par exemple le correspondant français de la revue, tandis que le dernier numéro, le 69, consacré aux paysages, laisse parler des artistes des Pays-Bas, du Japon, des États-Unis, du Québec, de l'Australie, de la Réunion, etc.

Témoignant au jour le jour des développements de l'art — la performance y occupe bientôt une place de choix —, *Inter* prend aussi le temps de relire l'histoire. En 1988, s'apercevant que les jeunes artistes connaissent à peine le *Refus global*, on en republie le texte pour son 40^e anniversaire, tout compris, en 1993, le manifeste de *Parti pris* y trouve une place au moment de ses 30 ans.

C'est avec l'entrée en scène du graphiste Pierre Monat, au numéro 25, qu'*Inter* commence à s'éclater dans la forme. Le numéro 28 est un numéro-objet, en plusieurs fascicules, sur la notion «d'atopie», petite cousine de l'utopie. Le numéro 30, quant à lui, demande une dizaine de jours de montage diurne et nocturne à l'équipe d'artistes qui s'y consacre: on y monte des œuvres graphiques à 1500 exemplaires, en imprimant par exemple des motifs sur des feuilles mortes insérées par la suite manuellement dans la revue. En repassant les numéros d'*Inter* datant du début des années 80, on se dit en tout cas une chose: *Wired* et son cybergraphisme éclaté ou *Raygun* et son image rock alternatif-illisible n'ont rien inventé.

Les Conseils se suivent...

D'ailleurs, à ce chapitre, les récentes aventures d'*Inter* au royaume des subventions ont de quoi faire sourire. Si le Conseil des arts et lettres du Québec a donné à la publication de bonnes notes d'évaluation doublées de la meilleure appréciation possible, soit une augmentation de subvention de 25 000 à 40 000 \$ par année, le Conseil des arts du Canada a suivi le mouvement inverse, passant de 25 000 à 9000 \$. Ce que l'organisme reproche à *Inter*? Le caractère d'autogestion qui fait que la revue est dirigée par des artistes qui y écrivent également, et la faible lisibilité de la trame graphique: une évaluation passablement ironique pour une revue fondée dans un esprit d'autogestion et animée par une volonté d'expérimentation graphique. Pour des artistes qui ont, dans une certaine mesure, choisi et revendiqué la marge et le débat, ce genre d'aventures est peut-être inévitable.

On lui reproche sa faible lisibilité. Ironique pour une telle revue...



ARTS

Cool Québec

Le premier ministre du Québec prépare pour la mi-mai une tournée économique aux États-Unis, destination plus présentable et plus rentable que les dictatures où il s'est rendu courtoiser des mirages de marché, pour faire comme le premier ministre du Canada. Partout où il ira, à Boston, Atlanta, Chicago et Philadelphie, et malgré les efforts des lambeaux de bureaux qui nous représentent encore chez notre voisin, il devra d'abord franchir un récif de préjugés, étouffés par la série de reportages ou de commentaires vicieux qui émigrent si aisément du Montréal partitionné jusqu'aux états-majors des médias américains. Quiconque s'est intéressé un tant soit peu au Québec en les lisant, depuis le référendum, ne peut en entretenir d'autre image que celui d'un fief sous-développé, mené par des attachés du nationalisme ethnique qui maintiennent un peuple d'ignorants à l'écart des grands courants contemporains de pensée et de culture en barrant la route à tout ce qui tente de circuler chez lui en anglais.

Les pays, tout comme les personnages publics ou les produits de consommation, ont une «image» qui peut devenir un handicap, et c'est certainement le cas du Québec. Même ceux qui l'aiment bien, comme certains Européens par exemple, sont plus attendris par sa culture de survivance que par son urbanité. Peut-on faire bouger les perceptions? Il faudra suivre avec le plus grand intérêt l'expérience que veut tenter le politicien dont tous envient la touche magique, le premier ministre de Grande-Bretagne, Tony Blair. Vous aurez lu comme moi, dans la section économique de notre édition du 9 mars, un reportage assez étonné du quotidien *Le Monde* sur «le capitalisme postindustriel britannique», qui examinait avec un scepticisme tout hexagonal le phénomène dit *Cool Britannia*, opération de repositionnement de l'image de marque du

pays, sous le signe de la créativité et d'une course au leadership culturel de la planète.

Pour l'instant, presque toute la presse traitant du sujet réserve son jugement, quand elle n'est pas carrément méprisante, comme le fut récemment *The Economist*, peu enclin à trouver quelque intérêt aux valeurs non cotées en Bourse. Pourtant, M. Blair et son entourage en sont venus à leur stratégie en suivant à la trace les méthodes les plus conseillées aujourd'hui aux entreprises. C'est une grande firme de marketing qui, à coups de groupes de discussion, de sondages et de consultations, a pu établir les forces et faiblesses de l'image de la Grande-Bretagne et démontre que les vieux clichés, même sympathiques, nuisaient au développement de son économie, notamment à ses exportations. Si les produits américains ont tant de succès sur les marchés internationaux et jusque chez les civilisations les plus étrangères, c'est que l'Amérique réussit encore à ressembler à l'avenir, ont dit les consultants, tandis que la Grande-Bretagne traîne une réputation de bonne vieille culture du passé. Autrement dit, les bizarreries de la monarchie et la chaleur des pubs sont encore utiles pour le tourisme mais se transportent mal dans les bagages des voyageurs du commerce mondial.

Beaucoup de ce qui s'écrit sur *Cool Britannia*, que M. Blair préfère appeler *New Britain*, est assez factice. J'ai lu au moins cinq fois la relation du dîner offert au président français Jacques Chirac, en décembre dernier, au trente-huitième étage du plus récent gratte-ciel de Londres plutôt qu'entre de vieilles pierres humides, le roastbeef à l'eau remplacé par quelque venaison si finement apprêtée que même des papilles françaises furent «diament impressionnées», comme le dit le *Washington Post*. On évoque aussi l'époque où la fringue anglaise, au son de *Yellow Submarine*, habillait la jeunesse universelle des «swinging sixties», en se

disant que Blair veut surtout reprendre le terrain perdu en matière de mode.

Mais tout indique que M. Blair vise bien plus qu'une image rafraîchie et attirante pour la jeunesse à havresac. Ses ministres promettent des centaines de milliers d'emplois dans les secteurs dits de «créativité» qui pourraient peser un jour près du cinquième du produit intérieur brut britannique. Et cela, dans des dizaines de domaines qui vont de l'industrie des expositions à l'architecture en passant par toutes les disciplines artistiques, les agences de design, l'édition, les universités, les entreprises intellectuelles en tout genre, les médias, les firmes publicitaires, les think-tanks et même les Églises dans la mesure où elles veulent frayer dans le marché des «idées», maître-mot de ce pari. Les industries culturelles traditionnelles craignent bien un peu pour leur pureté, dans ce maelstrom où s'estompent les distinctions de classe et où le profit se pourchasse à visage découvert. Mais le fait de trouver un compagnon enthousiaste au gouvernement, après avoir subi les sévices néolibéraux de Margaret Thatcher et la plate indifférence de John Major, change le climat. Ne soyons pas naïfs, d'ailleurs. Les travailleurs qui se disent le New Labour, pour faire contraste avec l'ancien Labour Party qui était aussi jovial qu'un brouillard londonien, tiennent à s'attacher solidement les milieux qui ont contribué à les porter au pouvoir, des milieux culturels qui possèdent les clés des nouveaux modes de communication. Calcul simple, que n'a jamais maîtrisé ici un gouvernement du Parti québécois, pourtant en butte à des obstacles politiques analogues à ceux que rencontrent les travaillistes: les grandes puissances économiques du royaume ne les soutiendront jamais, même si elles font aujourd'hui quelque risette à M. Blair, premier ministre fort populaire.

Si l'image de la Grande-Bretagne, qui ne manque surtout pas de charme sous son brin de poussière, semble déjà profiter de l'opération, que dire des besoins de celle du Québec, qui croule sous les pires caricatures? L'intérêt même que

suscite le plan britannique, commenté un peu partout dans les meilleures gazettes, témoigne de son potentiel. Chacun sent bien, plus ou moins confusément, que la fameuse économie du savoir et des communications dont on nous serine les vertus devrait pouvoir se marier avec les entreprises culturelles. Mais les milieux financiers ne connaissent vraiment bien, de ces entreprises, que les multinationales du divertissement. L'univers des milliers de travailleurs autonomes, des petites entreprises qui gagnent aujourd'hui leur pain en relâchant la qualité de vie et de lieux de leurs concitoyens, leur échappe. Souvenez-vous du Sommet sur l'avenir du Québec, en octobre 1996, que nous avions tenté d'intéresser à ce dynamique secteur d'emplois, qui pourrait recevoir des milliers de diplômés dans des disciplines neuves et culturelles, en régions comme dans les grands centres. Personne, au gouvernement, ne prenait la chose au sérieux, comme personne, sous le gouvernement libéral précédent, n'avait pris au sérieux le ministre de l'Industrie de l'époque, Gerald Tremblay, qui voulait reconnaître la culture comme «grappe industrielle» spécifique. Il s'attirait la moquerie alors qu'il disait, de façon plus modeste, ce que disent aujourd'hui Tony Blair et ses principaux ministres, des Affaires étrangères à l'Industrie en passant par le Tourisme.

Le plus étonnant, c'est que le Québec est un des rares endroits, en Amérique du Nord, où l'innovation culturelle est constante et forte, et où rien ne serait plus normal que de voir l'économie culturelle devenir un axe majeur de développement, avec des stratégies, des plans, des moyens aussi articulés que ceux d'Hydro-Québec, qui font la fierté d'un premier ministre en voyage mais qui s'accrochent bien de notre ancienne image de porteurs d'eau. On peut toujours nous voir comme un fief d'attachés et acheter notre électricité. Mais le jour où on nous verra comme un *Cool Québec*, nous vendrons encore de l'électricité et aussi d'autres choses, en cessant de nous épuiser à grignoter au préalable un mur de préjugés.

Sauver son centre-ville

De Drummondville à Chambly, de Trois-Rivières à Hull, soixante programmes de revitalisation urbaine ont cours au Québec

Bientôt dans le paysage

La revanche de la rue Principale

LOUISE LEDUC
LE DEVOIR

Quand est venue l'heure d'agrandir le cinéma Capitol, au centre-ville de Drummondville, la question s'est posée: fallait-il succomber aux offres alléchantes du centre commercial? Le propriétaire Luc-Marc Gendron a plutôt fait le pari du centre-ville. Il a acquis des logements en décrépitude aux abords du cinéma et les a fait raser. Aujourd'hui, le cinéma compte huit salles très modernes, avec sièges européens. En dix ans, deux millions ont été investis dans le cinéma Capitol.

«Le centre-ville représente un gros risque», explique M. Gendron. Les taxes et le prix du terrain au pied carré sont plus élevés, le promoteur doit assumer seul le financement complet d'un complexe plutôt que la seule location d'un espace dans un centre commercial. À Saint-Hyacinthe, quand le cinéma est passé de cinq à huit salles, il a quitté le centre-ville.

Des regrets, à Drummondville? «Certes, le stationnement nous cause des maux de tête. Pour le reste, les affaires roulent très bien.»

Dans une municipalité de taille moyenne, un cinéma, ça compte. Qui dit film dit parfois petit repas au restaurant avant la soirée ou petite bière pour la conclure en beauté.

À Saint-Jean-sur-Richelieu, on l'a si bien compris qu'un changement de zonage a empêché le cinéma de s'installer ailleurs qu'au centre-ville. Odéon voulait s'installer dans le centre commercial, la municipalité en a décidé autrement.

Chaque petit geste peut provoquer un intéressant effet d'entraînement, fait remarquer M. Gendron de Drummondville. «Un jour, j'ai refait l'aménagement à l'avant du cinéma. Le mois suivant, les voisins d'en face et à côté emboîtaient le pas.»

Il suffit aussi de mener des actions conjointes pour donner des airs de fête à la ville. «Pendant le festival mondial du folklore, nous organisons un Festival du film.» À cela s'ajoutent du

cinéma de répertoire tous les lundis et jeudis et un militantisme au sein de la coopérative des cinémas indépendants du Québec. «Nous sommes une soixantaine de propriétaires à travers le Québec — à Repentigny, Baie-Comeau, Joliette — à nous être regroupés pour augmenter notre pouvoir d'achat auprès des majors et des distributeurs de films», continue M. Gendron.

Cependant, il n'y a pas que les cinémas. Depuis 1985, les spécialistes de la fondation Rues principales, autonome mais subventionnée, ont accompagné par leur expertise une soixantaine de municipalités dans une démarche de revitalisation de leur paysage urbain. Rien n'est négligé. «À Drummondville, par exemple, nous avons rendu visite à des fabricants d'enseignes pour les convaincre de faire davantage dans la sobriété et le style», explique François Varin, directeur de Rues principales. «Chiffres à l'appui, nous partons aussi à la recherche de promoteurs locaux pour tenter de les convaincre de se lancer dans des projets viables qui feraient disparaître des terrains vacants. Tout est mis en œuvre pour leur faciliter la vie, par exemple dans l'obtention de permis.»

Chacun sa solution

Quantité d'acteurs de la municipalité sont mis à contribution lors de pareilles démarches. La première étape: le diagnostic. «À Victoriaville, par exemple, le vandalisme a été l'un des premiers problèmes à être signalés lors de discussions, se souvient M. Varin. Les citoyens ont donc choisi de confier des responsabilités aux jeunes dans la revitalisation du centre-ville, de leur donner un local pour leur permettre de travailler.»

À chaque centre-ville ses solutions: faut-il plus d'activités culturelles, faut-il plus d'arbres, faut-il songer à la diversification commerciale? Au cœur de Hull, l'association des gens d'affaires a fait le premier geste en achetant et en réaménageant un immense terrain vacant. «Les batailles à la sortie des bars défrayaient la manchette. Il fallait qu'ils ne soient plus les seuls endroits où sortir», continue M. Varin.

À Chambly, où la cure de rajeunissement du centre-ville bat son plein, la chargée de projet de Rues principales, Marie-Sophie Couture, note des amé-



Les jardins de Saint-Roch, à Québec

liorations notables. «Depuis un an, nous remarquons une augmentation de 100 % des investissements au centre-ville.» Voilà qui est bien... «Nous espérons davantage. Nous partions de loin!» Les Promenades Saint-Bruno, rappelle Mme Couture, sont «à huit minutes de voiture et le Club Price tout aussi près.» Plutôt que de se battre à forces inégales contre eux, le centre-ville de Chambly mise sur l'arrivée d'artisans et de bureaux de professionnels. «La rue Bourgogne reprend peu à peu son image institutionnelle», se réjouit Mme Couture.

À Québec, au cours des dernières années, de semblables opérations ont été menées, à plus grande échelle. Des travaux de 2,2 millions de dollars viennent d'être réalisés dans la rue Saint-Paul, près de la Vieille Gare du Palais. Les trottoirs ont été élargis, l'éclairage repensé dans le style «Vieux-Québec», les arbustes plantés. Il est de nouveau de bon ton de sortir rue Saint-Paul, un samedi soir, et le résultat a même été salué par la voisine, la mairesse de Sainte-Foy, Andrée Boucher.

Dans le quartier Saint-Roch, tout près, dont la «revitalisation» lancée en 1992 a donné lieu à des investissements de 94 millions, les efforts commencent à porter fruits: l'École natio-

nale d'administration publique (ENAP) s'y installe, 400 logements se sont ajoutés au paysage depuis quatre ans et Télé-université est en train d'élaborer ses plans en vue de son emménagement prochain. Ces quartiers de Québec autrefois sans âme ont aussi pu compter sur l'aménagement de nombreux ateliers d'artistes, de même que sur la célèbre Caserne de Robert Lepage — un centre de création et de production théâtrale et technologique — près du Musée de la civilisation.

Un programme initié en 1984

En 1984, le gouvernement québécois partait le bal avec son programme d'aide à la revitalisation des centres-villes, avec aide financière aux municipalités pouvant aller jusqu'à un million. Le programme de revitalisation des vieux quartiers du ministère des Affaires municipales a permis de poursuivre l'action.

Trois-Rivières a su en profiter. Entre 1985 et 1991, cette ville a profité d'investissements publics et privés de 100 millions. Dans un premier temps, 468 bâtiments du centre-ville ont fait l'objet d'un inventaire. Chacun des propriétaires a reçu une fiche expliquant l'appartenance stylistique de son bâtiment. Les matériaux tels que les placards d'acier qui défiguraient bon nombre de façades ont été retirés, des balcons et des corniches ont été refaites.

«Depuis le début des années 90, nous nous attaquons à 2768 bâtiments d'intérêt inventoriés à l'extérieur du centre-ville», raconte Denis Ricard, technicien en urbanisme à la ville de Trois-Rivières. «Leurs propriétaires ont à leur tour reçu leurs fiches, avec des photographies d'exemples de restauration malheureuses... réalisées ailleurs qu'à Trois-Rivières, histoire de ne pas heurter des résidents d'ici!»

Tous les efforts du monde ne suffisent pas toujours. La population de Trois-Rivières n'a pas augmenté en dépit des efforts d'amélioration du paysage et d'augmentation des activités culturelles. La population serait même passée sous la barre des 50 000 habitants.

Quand l'économie connaît des ratés, les programmes de revitalisation des paysages urbains sont les premiers à en souffrir, fait remarquer Louise Leclerc, chargée de projet de Rues principales à Saint-Jean-sur-Richelieu. «Des résultats tangibles ont été visibles lors des deux premières années d'action de Rues principales ici. Le taux de vacances des immeubles a chuté, de nouvelles boutiques ont ouvert leurs portes. Puis, depuis un an, Pomme rouge a fermé, Croteau et la Banque Nationale ont fermé. Ces trous béants nuisent à notre image, la volonté politique connaît un certain relâchement. Encore chanceux que des condominiums soient en construction dans l'ancienne usine du bord de l'eau abandonnée depuis quinze ans...»

Politiques et documents

■ La Corporation des États généraux sur le paysage songe à l'élaboration d'une charte paysagère qui préciserait les principes de base à respecter dans la modification d'un paysage donné.

■ Guide de caractérisation des paysages, demandé à la chaire en paysage et en environnement de l'Université de Montréal par la MRC des Pays-d'en-Haut. Disponible dans un mois, ce guide donnera des indications sur les précautions à prendre avant de modifier un paysage montagneux, une région agricole, etc.

Grands chantiers

■ Travaux sur la colline parlementaire à Québec. Les consultations publiques débutent à la fin du mois sur l'allure à donner à l'espace devant le Parlement, dans un environnement très entaché par la construction du complexe G et du bunker. On souhaite réaménager cet espace, à mieux l'aménager pour faciliter... les manifestations!

■ Saguenay. Dixit David Belgue, des États généraux sur le paysage: «Nous avons fait des représentations l'an dernier, mais les gens en avaient tellement assez d'entendre parler d'inondations et de reconstruction que nous avons décidé d'attendre cette année avant de nous replonger dans le dossier.»

■ Les Eboulements. Jusqu'ici dans ses projets, le ministère des Transports a davantage songé à la sécurité qu'à la beauté des paysages.

■ Chambly souhaite mettre davantage en valeur les abords du canal et du fort. On songe notamment à la construction d'une promenade riveraine et à augmenter les possibilités de restauration. Tout cela, sans les moyens, cependant, du Musée d'interprétation de la bière de Charlebois...

L. L.

La Gloire des filles à Magloire
Texte André Ricard
avec marie-josée forget • jean harvey • chantal lapointe • francis soucy • marie-hélène thibault • nathalie fortier
et les concepteurs yvan gaudin • anick la bissonnière • daniel ross
THÉÂTRE ESPACE LA VEILLÉE
Alain Fournier
billet 15\$
Billetterie 526.6582 Admission 790.1245

BANQUE LAURENTIENNE présente une série de concerts en matinée et à l'heure de pointe
Yuli Turovsky
Directeur artistique et chef d'orchestre
Jeudi 26 mars à 11 h 00 et à 17 h 45 (complet) et vendredi 27 mars à 17 h 45
Musique de la Passion
HAYDN Les Sept dernières paroles du Christ en croix
Supplémentaire: Concert spécial jeudi 26 mars à 14 h
Salle Tudor: 5ième étage du magasin Ogilvy, au coin de Sainte-Catherine et de la Montagne
OGILVY Société des arts de Québec
Billetterie: 982-6037

Après Glasgow et Toronto, en reprise à Montréal pour 9 représentations seulement
Les Années de pèlerinage
Une œuvre chorégraphique de Jean-Pierre Perreault
Du 1^{er} au 11 avril 1998 à 20 h
relâche lundi et mardi
4890, BOULEVARD SAINT-LAURENT MONTREAL, QUEBEC
RESERVATIONS: (514) 845 4890
ADMISSION: (514) 790 1245
SALLE DU THÉÂTRE ESPACE GO
UNE CO-PRODUCTION DE LA FONDATION JEAN-PIERRE PERREAULT, DU MUSÉE D'ART CONTEMPORAIN DE MONTRÉAL ET DE L'OFFICE ARTISTIQUE DE LA RÉGION AQUITAINE

Adrian Lester et John Travolta dans *Primary Colors*.

Une satire élégante

PRIMARY COLORS

De Mike Nichols. Avec John Travolta, Emma Thompson, Billy Bob Thornton, Kathy Bates, Adrian Lester. Scénario: Elaine May. Image: Michael Ballhaus. Montage: Arthur Schmidt. Etats-Unis, 1998, 130 minutes.

MARTIN BILODEAU

Réuni en 1996 sur *The Birdcage* (trente ans après leurs numéros comiques qu'ils ont promènes sur toutes les scènes du pays), le tandem formé par le réalisateur Mike Nichols et la scénariste Elaine May reprend du service avec cette adaptation d'un célèbre roman publié anonymement en 1996 et décrivant la course à l'investiture démocrate d'un gouverneur d'un Etat du Sud.

Toute ressemblance avec des personnages existants ou ayant existé n'est pas chose fortuite; cela dit, le besoin de départir le vrai du faux apparaît comme un exercice profitable aux seuls films qui n'ont aucune qualité artistique à défendre. Aussi bien dire à un autre film que *Primary Colors*,

une satire intelligente, élégante, véhémente et pleine d'esprit, qui vivra plus longtemps que son modèle, sur lequel Nichols et May ont calqué Jack Stanton (John Travolta), un personnage de gouverneur haut en couleur, en rupture avec les idéaux qui l'ont propulsé dans l'arène politique.

Ce constat d'échec moral aura des conséquences fatales pour Libby Holden (admirable Kathy Bates), femme fière et idéaliste, fragile aussi, appelée en renfort pour aider l'élection de Stanton à l'investiture démocrate après que les premiers sondages ont annoncé une cuisante défaite. Appuyé par son épouse (Emma Thompson), instigatrice de la campagne et dévouée à la cause politique au sacrifice de sa propre dignité, Stanton parcourt le pays entouré de son armada à laquelle Henry Burton (Adrian Lester), un jeune idéaliste de race noire, vient de se joindre.

Burton sera le candide de l'histoire, l'*outsider* parachuté in, l'alter ego des spectateurs qui suivront le cours des événements à travers son regard, auquel le scénario d'Elaine May demeure fidèle de la première à la dernière

bobine, relatant à travers lui les événements étonnants d'une campagne électorale dont le film ne restitue que les moments forts. Et dont les personnages, d'une égale puissance, assurent l'efficacité. Épiée par la caméra de Michael Ballhaus (chef opérateur attiré de Martin Scorsese), cette faune grouillante d'hommes et de femmes hurle dans les téléphones cellulaires, s'empoigne avec force ou s'étreint avec passion, armée de dialogues savoureux, pétillants et sans gêne.

De cette fourmilière, quelques moments intenses et émouvants ressortent; quelques réflexions, aussi, s'inscrivent sur la trame événementielle déjà très vivante. Derrière cette mascarade politique, Nichols étudie en effet le comportement de l'arsenal médiatique, arme indispensable pour les politiciens qui se retournent contre eux au moindre faux pas. Il dirige par ailleurs son récit vers une impasse morale appelée ici à symboliser celle dans laquelle toute une génération d'idéalistes s'est engouffrée, des idéalistes défaits et sans amertume, que le personnage de Kathy Bates, digne et désespéré, refuse de rejoindre.

En dépit de ces questionnements en filigrane, Nichols et May ont pris le parti du genre, la satire, bien plus que de la cause politique, qu'ils démontent comme le mécanisme d'une horloge. Si la ressemblance avec l'administration démocrate au pouvoir est trop criante pour passer inaperçu, il reste qu'au delà de sa satirique façade, *Primary Colors* fait la démonstration que la politique est une affaire de rouages, à laquelle de potentiels pantins se soumettent. Au péril de leurs idées et des nôtres.

Entre les mots de Ying Chen

VOYAGE ILLUSOIRE

Réalisation: Georges Dufaux. Image: Georges Dufaux. Musique: Jeff Johnston. Documentaire. Au cinéma de l'ONF.

ODILE TREMBLAY

LE DEVOIR

Prenez un cinéaste qui est également un grand directeur photo, lancez-le sur les traces d'une jeune écrivaine d'origine chinoise, femme qui n'aime pas parler mais qui s'exprime par des regards, une sensibilité à fleur de peau, le flottement entre deux cultures, une mobilité inquiète; ça donne *Voyage illusoire* de Georges Dufaux, documentaire consacré à Ying Chen, qui a troqué son Shanghai natal pour Montréal où, depuis 1989, elle a imposé sa griffe dans notre littérature en lui apportant une dimension d'altérité. *La Mémoire de l'eau*, *Lettres chinoises*, *L'Ingratitude* nous ont fait pénétrer l'âme chinoise, le déracinement et les affres de l'amour. Une plume fine, par petites touches, des éclats de passion qui crévent à la surface.

Georges Dufaux ne pouvait réaliser un documentaire traditionnel sur une figure aussi mobile. Il l'a donc filmée en mouvement, parfois fuyante, toujours mystérieuse, laissant son flou à ce personnage d'ellipses. Ici un building, là un banc, et ces pas qui marchent, et elle qui s'y superpose...

Très beau film sensible, avec ces images de rues, la lecture de ses œuvres, une visite chez le médecin, ses monologues sur cette langue française qu'elle n'a jamais complètement apprivoisée mais qui l'aspire aussi dans son aventure.

Voyage illusoire ramène la jeune romancière à ce Shanghai qu'elle a quitté par étouffement, pour survivre, et qu'elle redécouvre différent de ce que lui livre son souvenir, avec tout de même des bribes de mémoire qui se recollent au réel: des fillettes qui apprennent l'idéologie collective, ces appels à se fondre dans le groupe qui n'ont jamais trouvé d'écho chez elle. Ceux qu'elle fréquentait jadis sont aujourd'hui des étrangers à son monde. Elle a hâte de revenir à Montréal.

«*Mon véritable foyer se trouve là où je deviens ce que je veux être*», dira-t-elle. Georges Dufaux filmera donc au delà du visage, dans le mot qui se forme, qui se lit, à travers ces villes si différentes où Ying Chen est pourtant la même, dans son univers intérieur. Les décors peuvent se modifier, les passants des rues changer de traits, elle est captive de l'image à traduire, du terme à trouver, et ce film impressionniste témoigne de sa transparence, de sa vérité, sans jamais révéler ses vrais secrets.

Une scène tirée du *Bossu*

Entre le preu et le perfide

LE BOSSU

Réalisation: Philippe de Broca. Scénario: Jean Cosmos, Jérôme Tonnerre et Philippe de Broca, d'après le roman de Paul Féval. Avec Daniel Auteuil, Fabrice Luchini, Vincent Perez, Marie Gillain, Yann Collette. Image: Jean-François Robin. Musique: Philippe Sarde.

ODILE TREMBLAY

LE DEVOIR

Philippe de Broca, en s'attaquant à une adaptation du *Bossu* de Paul Féval, n'avait d'autre choix que de chercher à le moderniser. Il réalisait la huitième version cinématographique de ce roman de cape et d'épée, un genre longtemps tombé en désuétude, depuis peu remis en selle. Il y a quelques années, Tavernier avait réussi à rajouter le traitement du genre à travers *La Fille de D'Artagnan*. De Broca voulait à son tour relever le défi de rendre contemporain un univers souvent manichéen, pour ne pas dire un brin simpliste. Car *Le Bossu*, c'est au départ le combat du bon contre le méchant, celui du preux Lagardère contre le perfide de Gonzague.

Le réalisateur français aura d'ailleurs en partie remporté son pari contre l'archétype, côté esthétique du

moins, avec des images très soignées et un traitement plus dynamique pour présenter la ville et les paysages de campagne que dans les productions du passé. Face même à ses œuvres précédentes, de Broca manifeste un souci de l'image qui impressionne.

Mais le défi principal était de donner un visage humain aux personnages, et tout n'est pas au point de ce côté. Lagardère est interprété par Daniel Auteuil, excellent comédien au demeurant, doté d'une intériorité qui éclate dans les rôles réclamant une force retenue et une complexité, guère très à l'aise toutefois dans les compositions «physiques» des films d'action. Par contre, Vincent Perez, possédant une longue habitude des cavalcades et des combats à l'épée, nage ici dans son élément comme un poisson dans l'eau.

Le début, sur des images et des scènes très mobiles, constitue la meilleure partie d'un film qui commence en force, avec des personnages bien mis en selle et une action qui rebondit.

Dans la France du XVII^e siècle, Lagardère (Auteuil), un enfant trouvé mais doté d'un cœur «noble» et d'une fine lame, n'en finit plus de provoquer le beau duc de Nevers (Perez), histoire de découvrir le secret de sa célèbre botte qui le rend invincible. Les deux rivaux deviendront alliés, alors que le surnois comte de Gonzague, qui cache une âme noire sous les sourires et les courbettes, s'est juré de perdre son généreux cousin Nevers. Place à la vengeance de Lagardère, des années plus tard, pour l'honneur du défunt Nevers et de sa fille Aurore (Marie Gillain) qu'il a adoptée. Transformé en bossu pour tromper l'infâme Gonzague, Lagardère saura se faire justice.

Entre châteaux et rues coupées, entre paysages de montagnes et suites princières, *Le Bossu* sait mettre en lumière des décors, des costumes, une luminosité. Pas de problème de ce côté-là.

Mais après un début très dynamique suscité en grande partie par la présence de Perez qui, dans la peau du bravache duc de Nevers, crée l'écran et apporte une vivacité à l'histoire, le film devient académique à mi-parcours, après la mort de Nevers. Lui disparu, les rapports entre les personnages deviennent moins oratoires, la dynamique un peu boiteuse. Même si Marie Gillain apporte une présence lumineuse (quoiqu'un peu artificielle) à la jeune Aurore qu'elle incarne, ses relations assez troubles avec Lagardère (tuteur qu'elle aime d'amour) n'arriveront jamais à sembler vraisemblables. Fabrice Luchini, de son côté, paraît totalement à l'aise dans son personnage de filou à deux faces, type de composition dans lequel il est passé maître mais où, d'un rôle à l'autre, il fait du Luchini et n'étonne plus guère.

Quant à Auteuil, il marche près de quarante ans plus tard, sur les traces de Jean Marais qui, dans le film d'Huebelle, incarnait un *Bossu* sinon subtil, du moins très habité, en tout cas doté d'une présence ayant marqué les mémoires. Il fallait bien donner à ce *Bossu* revisité des angles moins abrupts pour l'adapter aux sensibilités contemporaines, mais à vouloir gommer ses arêtes, on a contribué surtout à lui faire perdre une certaine force héroïque, puisque c'est d'héroïsme dont cause le genre cape et épée. Auteuil n'y semblera jamais totalement à l'aise.

Cela dit, ce *Bossu* se laisse regarder avec plaisir si l'on fait exception de la toute fin, un baiser de facture lelouchienne d'un quêtaine désolant, qui fait virer la sauce en caramel mou. Une horreur! Dans ce film dont les segments ne sont pas tous réussis avec le même bonheur, de Broca semble avoir hésité entre plusieurs tons à prendre, et parfois, à la fin du moins, il n'a pas pu éviter de sombrer carrément dans le mélodrame.

UN FILM DE MALIK CHIBANE

115,00

K.FILMS AMÉRIQUE

13946

DOUCE FRANCE

«Un portrait sensible, drôle et parfois émouvant d'une génération de fils d'immigrants» G.Privet Voir

À L'AFFICHE!

CHIÉPLEX ODÉON COMPLEXE DES JARDINS

Tous les jours : 12:20 - 2:35 - 4:50 - 7:05 - 9:20

«Il est rare qu'un documentaire québécois crée autant l'événement... rare aussi qu'un film soulève des questionnements éthiques aussi importants sur la responsabilité parentale et les impératifs de la création.»

Odile Tremblay - *Le Devoir*

DE REFUS GLOBAL enfants

Un film de Manon Barbeau

DES ENFANTS MARQUÉS PAR LES CONSÉQUENCES DU GESTE RÉVOLUTIONNAIRE DE LEURS PARENTS

du 24 au 29 mars à 19 h et 20 h 30
supplémentaire le 28 mars à 17 h

cinéma ONF, 1564, rue Saint-Denis
Une production de l'Office national du film du Canada
www.onf.ca/refus_global

13 ANS+

«TROUBLANT, CHARMANT ET IRRÉSISTIBLE»

Marie-Christine Trépo, Montréal Ce soir

ma vie en Rose

Un film de Alain Berliner

Cinéma PARISIEN
12:45 2:50 7:10 9:15

Motion INTERNATIONAL
Une société du Groupe Coscent

Cinéma Libre présente

Un voyage à-travers la communauté juive québécoise et ses relations avec la majorité francophone.

«...Passionnant exposé... bien documenté... suscite le dialogue de manière intelligente»

Éric Fourlanty, Voir

vers une TERRE PROMISE

Un film de Ina Fichman

liberty

culture

religion

AU CINÉMA PARALLÈLE
3682, boul. St-Laurent
861-6001

v. anglaise à 19h30
v. française à 21h35

sam. & dim.
V. anglaise à 13h00 & 19h30
v. française à 21h35

DISTRIBUTION CINÉMA LIBRE
www.cam.org/~clibre/CL

www.maximage-prod.com

LES ARTS

VITRINE DE LA VIDÉO

Charmantes vieilleries

MARTIN BILODEAU

Avec la surenchère dans la production de films, source d'un roulement incessant dans les clubs vidéo et dans la tête des cinéphiles qui s'y perdent, on oublie souvent qu'une énorme portion de la cinématographie mondiale n'a jamais été éditée en vidéocassettes. Ce bouquet de charmantes vieilleries récemment réapparues fait sa part pour réparer cette erreur.

MIKHAÏL KOBAKHIDZÉ: L'ŒUVRE ENTIER EN CINQ COURTS MÉTRAGES

★★★★

Le Géorgien Mikhaïl Kobakhidzé avait à peine vingt ans lorsqu'il a commencé à faire du cinéma, au début des années 60. En 1969, sa filmographie comptait cinq courts métrages, dont le gouvernement de l'URSS, irrité par la liberté artistique et morale qu'ils dégageaient, a interdit la projection pendant plus de trente ans, non sans interdire également au réalisateur l'accès à un plateau de tournage. Tout ça pour dire que *Jeune amour* (1961), *Carrousel* (1962), *La Noce* (1964), *Le Parapluie* (1966) et *Les Musiciens* (1969), réunis en bouquet sur une seule cassette, sont aujourd'hui seuls pour défendre le démarque d'un auteur qu'on vient tout juste de découvrir et dont l'œuvre entier nous apparaît aujourd'hui dans toute sa majestueuse originalité.

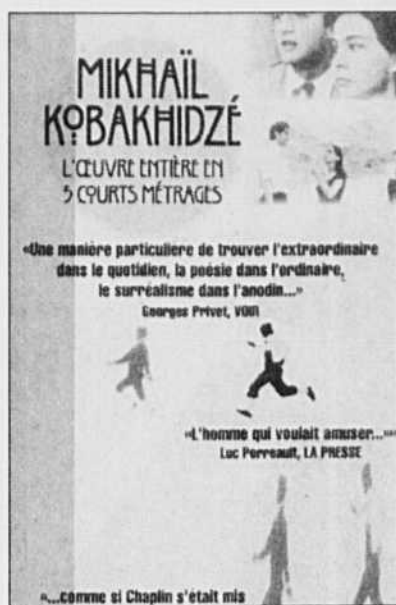
On a comparé Kobakhidzé à Tati, à Keaton et à Chaplin. Sans écarter ces flatteuses parentés, il me paraît plus exact de comparer l'œuvre du cinéaste à une rencontre inattendue entre deux courants, ceux de l'avant-garde russe du début du siècle (à laquelle contribuait le cinéma de Dziga Vertov, notamment) et la Nouvelle Vague (qui balayait la France au cours de la même période). Passant progressivement de l'automatisme au surréalisme — dont *Les Musiciens* constitue sans aucun doute l'époustouflant aboutissement —, cette œuvre singulière, qui aborde invariablement les thèmes de la dualité, de l'amour et du triangle, est prétexte au déploiement d'une esthétique libre et nouvelle, rompue à une étonnante musicalité; car ses films muets, tournés en noir et blanc, Kobakhidzé les a en effet colorés à grands coups de thèmes musicaux qui, passant du simple piano accompagnateur au jazz de big-bands, ratisse un large corpus (*Fascination, Qui a peur du grand méchant loup, Le Lac des cygnes, Le Barbier de Séville*, etc.), illustrant ainsi les jeux de cache-cache amoureux, les chasses au parapluie, les joutes d'escrime en apesanteur dans l'image au fond blanc, etc. Bref, toutes sortes de trouvailles délirantes qui, outre le fait de défendre la signature d'un auteur d'hier, mettent en perspective la timidité esthétique de ceux d'aujourd'hui.

L'HOMME TRANQUILLE INDISCRET OPÉRATION JUPONS

★★★1/2

Réunis sous la bannière Stars d'Hollywood, trois vieux classiques en technicolor, produits dans les années 50 par les studios Republic Pictures qui déclinaient, viennent de gagner pour la première fois les tablettes en version française. *L'Homme tranquille* (1952), considéré par plusieurs comme le film le plus personnel de John Ford, *Opération Jupons* (1959), premier film de l'hilarant Blake Edwards, ainsi que le plus largement diffusé *Indiscret* (1958), de Stanley Donen, reproduisent sur le petit écran le charme suranné des comédies glamour d'antan, dont les sujets, quels qu'ils soient, tournaient inévitablement autour de la fameuse guerre des sexes, guerre que des acteurs comme Cary Grant, Ingrid Bergman, John Wayne et Tony Curtis ont portée à son apogée.

La quintessence du genre, c'est bien entendu *Indiscret* (*Indiscreet*), dans lequel Ingrid Bergman, en actrice de théâtre capricieuse et un peu dérotée après un chagrin amoureux, rentre chez elle à Londres et tombe amoureuse d'un diplomate américain (Cary Grant) qui l'aime en retour mais, par peur qu'elle ne s'accroche, lui fait croire qu'il est marié. Le thème de la guerre des sexes traverse également les paysages verdoyants de l'Irlande rurale de *L'Homme tranquille* (*The Quiet Man*), dans lequel John Wayne, en



boxeur retraité ayant sur la conscience son dernier combat avec un adversaire qu'il a mis k.o. pour l'éternité, retourne à la ferme de sa jeunesse et s'éprend d'une rouquine effarouchée (Maureen O'Hara) qui veut et qui veut pas. Enfin, dans cette adorable comédie de guerre qu'est *Opération Jupons* (*Operation Petticoat*), dont la première partie se consacre à mettre en opposition un capitaine de sous-marin échoué aux Philippines (Cary Grant) et un amiral dandy (Tony Curtis) qui cause le désordre dans son équipage, le récit nous entraîne ensuite dans de nouveaux combats navals lorsque Curtis invite à bord une poignée de jeunes femmes laissées en arrière par l'armée américaine.

Avec à la barre un Blake Edwards dont toute la carrière, à l'exception de la série *Pink Panther*, repose sur les affrontements hommes-femmes, *Opération Jupons* nous introduit, a posteriori, à l'univers d'un réalisateur dont le cinéma, dès ses premières notes, affichait des signes de vitalité étonnants. Dans un registre déjà vieillot à l'époque, *Indiscret* nous aspire dans le monde poli et glamour du jet-set londonien révisé à la manière lustrée des grands studios, dont le style et les stars commencent à prendre de l'âge. Enfin, sur un registre où se mêlent le western et le mélodrame campagnard, John Ford a mis au monde un *Homme tranquille* élégant, plein d'humour et d'esprit, dans lequel John Wayne fait preuve d'une sensibilité étonnante.

CINÉMA

La guerre des présidents

Depuis l'arrivée de Bill Clinton, Hollywood a fait du président des États-Unis un de ses personnages fétiches. Peut-on parler de confusion entre fiction et réalité?

MARTIN BILODEAU

Les frontières entre l'industrie du cinéma et l'arène politique n'ont jamais été aussi floues depuis l'arrivée du démocrate Bill Clinton au pouvoir, à l'automne de 1992. Réconciliée avec la mythologie princière — brisée avec l'assassinat de Kennedy en 1963 et broyée par le scandale de Watergate en 1974 —, Hollywood a fait du président des États-Unis l'homme le plus évoqué de la décennie et, pour plusieurs acteurs, le rôle le plus convoité. De *Dave* à *Primary Colors*, de la comédie au film noir, de Harrison Ford (*Air Force One*) à Gene Hackman (*Absolute Power*), sans oublier les Bill Pullman (*Independence Day*), Dan Aykroyd (*My Fellow Americans*) ainsi que Clinton lui-même, aspiré par la machine de Robert Zemeckis dans *Contact*, il n'y en a que pour le baby-boomer président et sa petite famille.

Avec ses allusions directes aux scandales sexuels qui secouent présentement la Maison-Blanche, *Primary Colors*, réalisé par le libéral Mike Nichols (*The Graduate, The Birdcage*), d'après le roman du journaliste Joe Klein publié anonymement en 1996, sonne le glas d'une série qui ne pouvait qu'aboutir à la plus totale confusion entre fiction et réalité; il annonce la fin d'un cycle marqué par ce que Martin Walker, du magazine britannique *Sight & Sound*, qualifiait à la sortie de *Dave* en 1993 de «désir national de croire à nouveau».

En survolant rétrospectivement le XX^e siècle, on constate par ailleurs que ce désir de croire réapparaît lorsqu'un démocrate habite la Maison-Blanche. Les grands films de Frank Capra (*Mr. Smith Goes to Washington, Meet John Doe*) ont été produits pendant l'administration de Franklin D. Roosevelt; le règne Kennedy a été quant à lui marqué par l'étude des rouages de l'appareil d'État (*Advise and Consent*, d'Otto Preminger). Depuis, outre la vague du cinéma de la mauvaise conscience post-Watergate (*All the President's*

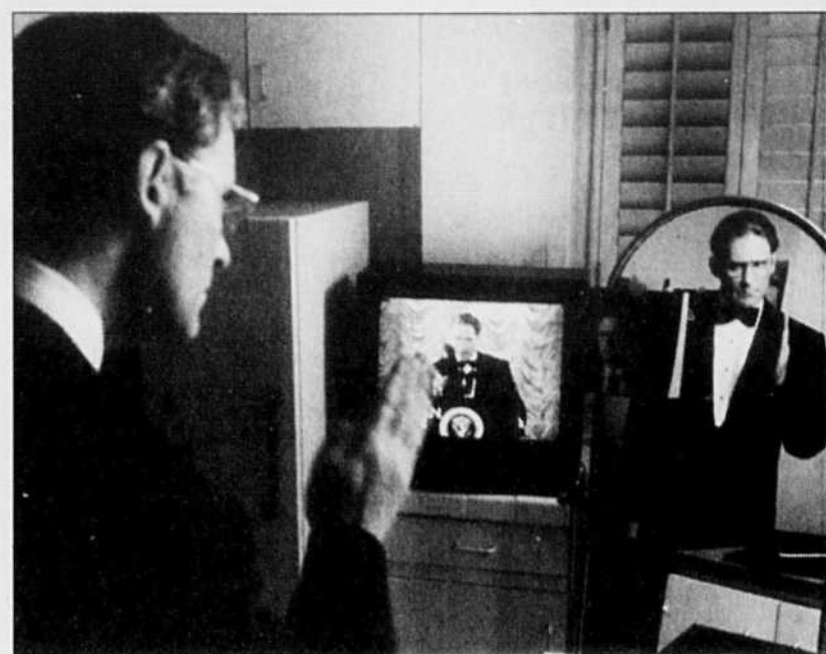
Men, de Pakula; *Three Days of the Condor*, de Pollack) et post-Vietnam (*The Deer Hunter*, de Cimino; *Apocalypse Now*, de Coppola), la guerre froide a retrasmé Hollywood en une usine à propagande anticomuniste (*Rambo, Red Dawn, Top Gun*, etc.) semblable à celle qu'ont connue les années 50.

Un spectacle séduisant

Contrairement aux grands-pères qui l'ont précédé (chez qui l'Amérique hypocrite n'oserait soupçonner une activité d'ordre sexuel), Bill Clinton, comme Kennedy avant lui, a fait de la politique un spectacle séduisant et divertissant à regarder.

Un spectacle que Hollywood apprête à toutes les sauces depuis *Dave*, d'Ivan Reitman, délicieuse comédie qui faisait remonter à la surface le discours capraesque voulant qu'un quidam au cœur d'or vaut mieux que tous les politiciens professionnels; Reitman en faisait la démonstration à travers l'histoire d'un sosie du président (Kevin Kline), homme simple et bon qui le remplace avec succès lorsque celui-ci succombe à une crise cardiaque post-coïtum avec sa maîtresse. Et la première dame (Sigourney Weaver) de succomber aux charmes de l'homme de la rue. Le cinéaste Rob Reiner y est aussi allé de son *American President* dans lequel il donnait à Michael Douglas le rôle d'un président, veut pénitent et père parfait, dont la relation amoureuse avec une attachée politique (Annette Bening) fait délirer la presse et glousser son opposant républicain. L'amour et la vérité gagneront, et les chasseurs de scandales s'en retourneront les poches vides.

Plus récemment, la comédie gérontologique *My Fellow Americans*, de Peter Segal, faisait allusion au récent virage à droite de l'administration Clinton en racontant l'histoire de deux ex-présidents, l'un démocrate (James Garner), l'autre républicain (Jack Lemmon), éclaboussés par un scandale financier auquel le jeune président en place (Dan Aykroyd)



Kevin Kline tente d'imiter les tics du président américain dont il est le sosie, dans le film *Dave*.

les a volontairement associés. Au fil d'arrivée, les deux hommes comprendront qu'ils représentent les deux faces d'une même pièce.

Dans *Independence Day*, gros canon de l'été 1996 réalisé par Roland Emmerich, Bill Pullman incarne le saint sauveur de l'humanité, élargissant le territoire américain au système solaire en puisant sa puissance héroïque dans un cœur noble et endeuillé. Le président (Harrison Ford) de *Air Force One* (de Wolfgang Petersen) donnait lui-même une raclée de des terroristes kazaks, sa colère redoublant d'ardeur lorsque ceux-ci menacent de tuer sa femme et sa fille. «Get off my plane!», lance le héros entre deux coups de poing. Quelques mois plus tôt, *Absolute Power*, de Clint Eastwood, faisait entendre un son de cloche différent en décrivant le président (Gene Hackman) comme un vilain coureur pris sur le fait par un voleur alors qu'il donne une raclée fatale à sa maîtresse. Sorti quelques semaines avant *Air Force One, Murder at 1600*, de Dwight Little, présente quant à lui un président vertueux et effacé, sali par un attaché politique qui essaie de l'impliquer dans une affaire de

meurtre à caractère sexuel. Du bon père au politicien corrompu, en passant par l'époux oppressé, le héros romantique et le bon guerrier, le président des États-Unis apparaît aujourd'hui comme le personnage le plus mythifié de la décennie, mystification à laquelle contribuent également les films d'Oliver Stone (tels *JFK* et *Nixon*) et Robert Zemeckis (*Forrest Gump* et *Contact*) qui, en brouillant délibérément la frontière entre fiction et réalité, ont préparé le terrain à *Primary Colors*.

Ainsi, à l'heure où les coulisses se réfèrent sur l'acteur qu'est devenu Bill Clinton, le réalisateur Mike Nichols emploie une rhétorique de politicien pour nier les correspondances entre son film et les scandales rapportés dans les médias. Le fait est que depuis le déballe de l'affaire Lewinski, plus personne ne sait où se situe *Primary Colors*, sur l'axe horizontal fiction-réalité, ou sur l'axe vertical décalcomanie-métaphore. Les millions de spectateurs qui le verront ce week-end y iront chacun de leur hypothèse; il reste que jouer aux fléchettes les yeux bandés ne peut régler les scandales, ni éclairer le cinéma.

PATRICK GODEAU PRÉSENTE DANIEL AUTEUIL MARIE GILLAIN • VINCENT PEREZ • FABRICE LUCHINI

Le Bossu

SI TU NE VIENS PAS A LAGARDÈRE, LAGARDÈRE IRA À TOI!

UN FILM DE PHILIPPE DE BROCA

Avec YANN COLLETTE • JEAN-FRANÇOIS STEVENIN • DIDIER PAIN • CLAIRE NEBOUT • PHILIPPE NOIRET

D'après l'œuvre de PAUL FÉVAL Scénario et adaptation, PHILIPPE DE BROCA • JEAN COSMOS • JÉRÔME TONNERRE Dialogues JEAN COSMOS

Musique PHILIPPE SARDE Produit par PATRICK GODEAU Image JEAN-FRANÇOIS ROBIN Décors BERNARD VÉZAT Costumes CHRISTIAN GASC Montage MATHIEU LANGE

SON NEBRI MOBILE MONTAGE WILLIAM FRAGOLETTI Directeur de production CATHERINE LAPROBIÈRE Producteur Exécutif FRANÇOISE GALLÉRI pour PC&A Une coproduction France/Italia/Allemagne ALICÉLIO - FFI FILMS PRODUCTION - CECCHI GORI GROUP TIGER CINEMA - GENIUM FILM PRODUCTIONS - La réalisation avec COTINAGE 8 et 9 Le film a été soutenu par ERMIMAGES - LA PROCEP et l'EUROPEAN SCRIPT FUND - Avec la participation du CENTRE NATIONAL DE LA CINÉMATOGRAPHIE ET DE L'ANIMATION

MAISON DE LA FRANCE VIRGINIA MUSIC CANADA CFC 105.7 FM TFI INTERNATIONAL Trame sonore en promotion chez ARCHAMBAULT FILMS CINÉPLEX ODÉON QUÉBEC INC.

GAGNANT AUX CÉSAR MEILLEURE ACTRICE-ARIANE ASCARIDE

3e mois à l'affiche! LE FILM FRANÇAIS QUI SÉDUIT LES QUÉBÉCOIS!

GÉRARD MEYLAN ARIANE ASCARIDE

MARIUS ET JEANNETTE

Un film de ROBERT GUÉDIGUIAN

A L'AFFICHE! tous les jours: 12:30 - 2:45 - 5:00 - 7:15 - 9:30

GAGNANT DE 7 CÉSARS

dont: Meilleur film français

- Meilleur acteur - ANDRÉ DUSSOLLIER
- Meilleur scénario - AGNÈS JAQUI ET JEAN-PIERRE BACRI

ARENA FILM et CAMERA ONE

PRÉSENTENT

PIERRE ARDITI SABINE AZÉMA JEAN-PIERRE BACRI ANDRÉ DUSSOLLIER AGNÈS JAQUI LAMBERT WILSON et JANE BIRKIN

ON CONNAIT LA CHANSON

un film écrit par AGNÈS JAQUI et JEAN-PIERRE BACRI mis en scène par ALAIN RENVAIS

À L'AFFICHE DÈS LE 27 MARS

STARS D'HOLLYWOOD

Ingrid Bergman Cary Grant

INDISCRET

À L'AFFICHE!

CINÉPLEX ODÉON QUARTIER LATIN ✓	LES CINÉMAS GUZZO LANGELIER ✓	CINÉPLEX ODÉON LASALLE (Place) ★	CINÉPLEX ODÉON LAVAL (Galeries) ★	CINÉPLEX ODÉON BOUCHERVILLE ★
LES CINÉMAS GUZZO TERREBONNE ✓	LES CINÉMAS GUZZO STE-THERÈSE ✓	CINÉPLEX ODÉON PLAZA DELSON ★	CINÉPLEX ODÉON CARREFOUR DORION ★	CARREFOUR DU NORD ST-JÉRÔME ✓
MAISON DU CINÉMA SHERBROOKE ★	GALERIES ST-HYACINTHE ST-HYACINTHE ★	CAPITOL ST-JEAN ★	FLEUR DE LYS TROIS-RIVIÈRES ★	CINÉMA 9 GATINEAU ★
LE CARREFOUR 8 JOLIETTE ✓	CINÉMA 9 ROCK FOREST ★	CINÉ-ENTREPRISE CINÉMA DU CAP ✓	CINÉMA PINE STE-ADELE ✓	SON DIGITAL

LES ARTS

À L'ÉCRAN

★★★★: chef-d'œuvre
 ★★★: très bon
 ★★: bon
 ★: quelconque
 ☆: très faible
 ☹: pur cauchemar

THE BIG LEBOWSKI (LE GRAND LEBOWSKI)

★★★★

Les frères Joel et Ethan Coen signent ici sans doute le film le plus désopilant de leur carrière. Cette comédie délirante met en scène un Jeff Bridges à son meilleur dans la peau d'un baba cool qu'une fâcheuse homonymie fait confondre avec un millionnaire de Pasadena et dont la vie bascule. Mélange de merveilleuses scènes oniriques aux gags en rafale qui font mouche à tout coup, brochant des portraits fous et brillants, utilisant la technique avec grande maîtrise, les Coen s'imposent une fois de plus comme de grands indépendants américains. Faubourg, Brossard (v.o.), Quartier Latin, Boucherville (v.f.).
Odiile Tremblay

TWILIGHT

★★★1/2

De Robert Benton. Comme son titre l'indique, *Twilight* est avant tout un film crépusculaire, porteur d'atmosphère, de textures délavées, au centre desquelles un ex-détective (Paul Newman) est rappelé au service par un ami mourant (Gene Hackman) victime d'un maître-chanteur. Cette variation subtile et sensible d'un genre suranné a pour toile de fond un Los Angeles un peu décrépi, pour sujet le passage du temps et pour objet une distribution éclatante (dont Susan Sarandon et Stockard Channing). Résultat: un polar lent et intense, admirablement réussi. Au Loews.

Martin Bilodeau.

TITANIC

★★★1/2

Cette épopée de James Cameron a coûté les yeux de la tête, mais l'argent est du moins visible à l'écran. En reconstituant à 90% de sa dimension le grand paquebot, en portant attention aux décors, aux matériaux, en dirigeant une armée de 1500 figurants, Cameron a su figurer chaque élément d'une vraie fresque. L'histoire d'amour entre la belle et le clochard (Kate Winslet et Leonardo Di Caprio) n'est pas toujours crédible, mais la patiente reconstitution de chaque étape du naufrage et l'attention portée aux personnages secondaires font de *Titanic* la superproduction hollywoodienne la plus imposante et la mieux achevée de ces dernières années. 14 nominations au total, dont celles des meilleur film, réalisateur et actrice (Winslet). Loews, Centre Eaton (v.o.), Parisien, Versailles, Dauphin (v.f.).
O. T.

LOVE AND DEATH ON LONG ISLAND

★★★

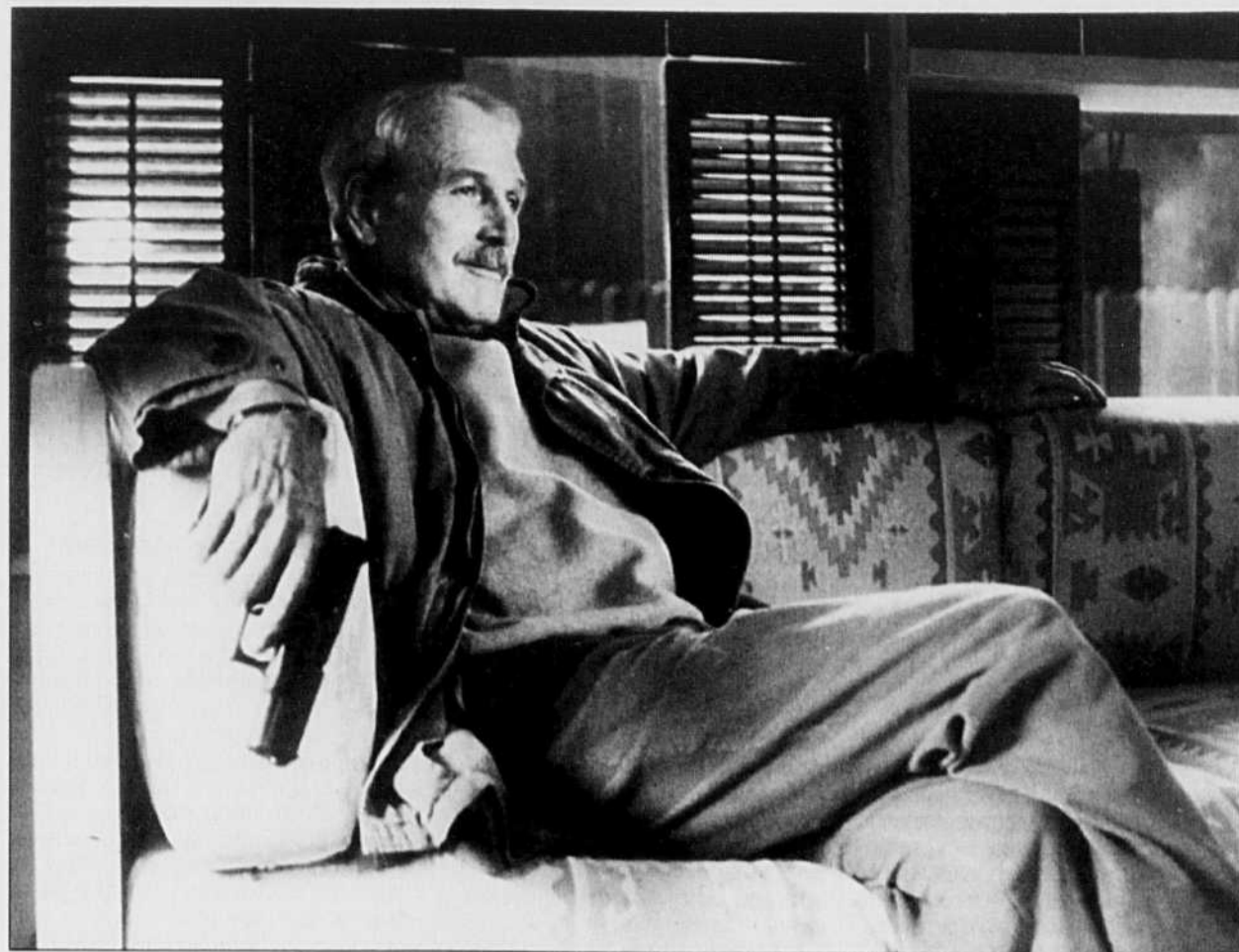
Cette comédie aux accents tragiques, raconte le choc d'un intellectuel londonien (John Hurt) tellement épris de l'image d'un adonis américain (Jason Priestley) qu'il ira s'introduire dans sa vie. Sur les thèmes inépuisables de la beauté, de l'image et de l'argent, ce premier film de l'Anglais Richard Kwietniowski oppose l'art et le commerce, l'Europe et l'Amérique, le XIX^e et le XX^e siècle, à travers deux personnages (et acteurs) que tout oppose mais que les circonstances feront se rencontrer. Une rencontre richement exploitée, que Hurt et Priestley décorent de nuances.

M. B.

GOOD WILL HUNTING (LE DESTIN DE WILL HUNTING)

★★★

Gus Van Sant (*Drugstore Cowboy*) a fait de ce premier film grand public une expérience en soi. Sur le thème de l'affrontement entre un délinquant



LOREY SEBASTIAN

Paul Newman dans *Twilight*

surdoué pour les maths et un psychologue endeuillé embauché pour percer sa carapace, *Good Will Hunting* s'inscrit à contre-courant du prêt-à-penser hollywoodien, défendant les vertus de la volonté et de l'indépendance contre celles de l'ordre et de la discipline. La réalisation manque parfois d'imagination, mais ce sont les acteurs qui mènent le bal. En nomination pour neuf oscars, dont ceux du meilleur film, meilleur acteur (Matt Damon) et meilleur réalisateur. Égyptien, Boucherville (v.o.); Quartier Latin, Boucherville (v.f.).
M. B.

L. A. CONFIDENTIAL

★★★

Curtis Hanson livre ici un séduisant exercice-hommage au film noir, à partir d'un roman de James Ellroy, lui-même redevable aux Chandler et Hammet de l'époque. L'intrigue compliquée mais solide parle de la corruption policière dans le L. A. des années 50, intrigue prétexte néanmoins à un stylisme raffiné et volontairement tape-à-l'œil, où la photographie et la direction artistique occupent une place prépondérante. En nomination pour neuf oscars, dont ceux des meilleurs film, réalisateur et actrice de soutien (Kim Basinger). Au Centre Eaton.
M. B.

THE MAN IN THE IRON MASK (L'HOMME AU MASQUE DE FER)

★★★1/2

Randall Wallace livre une nouvelle adaptation cinématographique de cette énigme du XVII^e siècle que fut l'homme au masque de fer, prisonnier condamné à porter un masque dans la France de Louis XIV. Adaptant l'hypothèse d'Alexandre Dumas, qui en

faisait le frère jumeau du roi, Wallace livre un film de cape et d'épée assez rigolo, bien réalisé mais pas toujours crédible, avec les quatre mousquetaires en vedette. Sur une distribution hétéroclite mais de haute volée, certains acteurs tirent bien leur épingle du jeu: Gérard Depardieu, Jeremy Irons, Gabriel Byrne, mais le beau Di-Caprio dans le double rôle du roi et du prisonnier ne fait guère d'étincelles. Inégal mais délassant. Centre Eaton, Côte-des-Neiges (v.o.), Parisien, Versailles (v.f.).
O. T.

MRS. DALLOWAY

★★★1/2

La Hollandaise Marleen Gorris, qui nous avait donné l'étonnant *Antonia's Line*, livre ici une adaptation soignée mais sage du roman de Virginia Woolf, récit sur les souvenirs et les regrets d'une bourgeoise du Londres du début du siècle, à qui l'intense Vanessa Redgrave prête ses traits. Bien que beau et lustré, *Mrs. Dalloway* reste un film timide, littéraire et quelque peu daté. Le produit idéal, en somme, pour *Masterpiece Theatre*. À l'Égyptien.
M. B.

GUMMO

★★★1/2

Gummo célèbre la naissance du regard excentrique et poétique du jeune cinéaste Harmony Korine. Celui-ci a braqué sa caméra sur quelques épaves d'un bled perdu de l'Ohio qui, entre deux tornades, vit silencieusement son désespoir. Centré sur les personnages de Salomon (Jacob Reynolds) et Tumbler (Nick Sutton), qui abattent les chats errants pour approvisionner le restaurant chinois du patelin, *Gummo* est le fruit d'un travail formel considérable, qui ne fait cependant pas pardonner la complaisance morbide et

poseuse du réalisateur. Au Cinéma du Parc.
M. B.

THE APOSTLE

★★★1/2

Quand un cinéaste est également scénariste, directeur délégué et acteur principal d'un film, il arrive qu'il se mette en scène avec trop de complaisance s'offrant des belles grandes tirades, mais perdant de vue la partition d'ensemble. Il en est de même pour Robert Duvall dans cet *Apostle*, portrait d'un preacher américain, trop long, trop appuyé, mais porté par des images superbes, des moments d'inspiration. Faute d'un vrai point de vue

sur son personnage, Robert Duvall (candidat à l'oscar du meilleur acteur) livre pourtant un film trouble et mal défini qui irrite et ennue. Faubourg, Côte-des-Neiges.
O. T.

AS GOOD AS IT GETS (POUR LE PIRE ET POUR LE MEILLEUR)

★★★1/2

James L. Brooks (*Terms of Endearment*) possède un don incomparable pour les personnages typés et les dialogues affûtés. Dans son plus beau rôle depuis longtemps, Jack Nicholson incarne un misanthrope dont le monde s'écroule lorsqu'il se voit forcé de garder le cabot de son voisin hospitalisé (Greg Kinnear) et que la seule serveuse (Helen Hunt, lumineuse) qui accepte de le servir au café du coin s'absente. Bien rythmé, délicieusement assaisonné de personnages secondaires, cette variation moderne et urbaine sur le thème dickensien du don gratifiant survit à ses bons sentiments et à sa morale rabâchée. En nomination pour sept oscars, dont ceux des meilleurs film, acteur (Nicholson) et actrice (Hunt). Faubourg, LaSalle et Brossard.
M. B.

LE CŒUR AU POING

★★

Le Québécois Charles Binamé, cinéaste d'*Eldorado*, livre avec *Le Cœur au poing* un film lisse, plus travaillé que son long métrage précédent mais en manque de substance, de vérité. L'effet clip de plusieurs scènes passant en coup de vent confère à l'histoire de cette jeune femme (Pascale Montpetit) qui offre une heure de sa vie aux passants une certaine superficialité. Il y a des moments forts, mais qui n'arrivent guère à s'imposer et le film paraît en panne d'émotion. Un bon projet mais qui ne parvient pas à nager en eau profonde. Quartier Latin, Boucherville.
O. T.

RÉPERTOIRE

LES SHADOKS

Grands échassiers bêtes et méchants, les Shadoks habitent une planète à géométrie variable du même nom, située à gauche du ciel, à l'opposé de leurs ennemis, les gentils Gibis à chapeau melon, qui caressent aussi le rêve de s'établir sur la ronde et paisible Terre. Leurs aventures, projetées en six segments (réunissant les 186 premiers épisodes d'une série qui en compte plus de 400), se poursuivent demain soir, à 19h, alors que la Cinémaèque québécoise projette les épisodes 41 à 75 (environ deux minutes chacun) de ce désopilant feuilleton de Jacques Rouxel, qui a vu le jour à l'aube de Mai 68.

DANGEROUS LIAISONS

Dans le cadre de sa série intitulée «L'Amour et la mort au cinéma», le Conservatoire d'art cinématographique projette ce soir à 19h l'excellent *Dangerous Liaisons*, adaptation très dickensienne par Stephen Frears de la pièce éponyme de Christopher Hampton, elle-même tirée du roman de Pierre Choderlos de Laclos. Glenn Close en marquise de Merteuil et John Malkovitch en vicomte de Valmont sont au sommet de leur art dans cette somptueuse production, aussi riche en décors qu'elle l'est en esprit. Un *must*, à voir et à revoir.

LE MÉPRIS

À l'affiche du Cinéma du Parc depuis déjà une semaine, dans une copie restaurée par la fondation de Martin Scorsese — et sous-titrée en anglais pour le plus grand bonheur des Anglo-Saxons d'Amérique du Nord —, *Le Mépris (Contempt)* s'offre aujourd'hui dans toute sa splendeur, 35 ans après sa création. Peu de cinéphiles de la génération MTV ont eu la chance de se frotter à ce classique avec Piccoli et Bardot, où l'ingénieur Godard dissèque les sentiments d'une femme qui voit son mari scénariste succomber aux avances professionnelles d'un cinéaste américain. Du meilleur Godard, avec en prime la belle musique de George Delerue, dont les quelques mesures imprimées en leitmotiv nous habitent longtemps après la projection. Au Cinéma du Parc jusqu'à jeudi.

SHALL WE DANCE?

Comédie sympathique et révélatrice du Japon contemporain, *Shall We Dance?* raconte l'histoire d'un quadragénaire qui trouve dans la danse sociale la fantaisie qui manquait à sa vie de père de famille. Le cinéaste Masayuki Suo a réalisé un film intelligent, souvent drôle, situé quelque part entre le drame, le mélodrame, la comédie et le musical, habité de personnages colorés et touchants. Au Cinéma du Parc, demain à 19h et jeudi à 14h45.
Martin Bilodeau

PALMARÈS DISQUES

Champigny

CLASSIQUE

1. ROMANZA, ANDREA BOCELLI, PHILIPS 17,99\$
2. 24 PRELUDES OP.28, CHOPIN, LOUIS LORTIE, CHANDOS 18,99\$
3. AVE MARIA, VYATCHESLAV KAGAN-PALEY, FONOVOX 16,99\$
4. THE VOICE OF THE CENTURY, MARIA CALLAS, EMI 16,99\$
5. TIME TO SAY GOODBYE, SARAH BRIGHTMAN, ANGEL 16,99\$

JAZZ BLUES INTERNATIONAL

1. BUENA VISTA SOCIAL CLUB, RY COODER, NONESUCH 17,99\$
2. LA LLORONA, LHASA DE SELA, AUDIOGRAM 17,99\$
3. INTRODUCING, RUBEN GONZALES, NONESUCH 17,99\$
4. BEST OF, MERCEDES SOSA, MERCURY 17,99\$
5. GREATEST HITS, MILES DAVIS, COLUMBIA 11,99\$

POP FRANCOPHONE

1. NOTRE-DAME-DE-PARIS, PLAMONDON/COCCIANTE, CHANDELLE 18,99\$
2. LYNDA LEMAY, LYNDA LEMAY, WARNER 16,99\$
3. FANTASIE MILITAIRE, ALAIN BASHUNG, BARCLAY 16,99\$
4. CHIANTE SAINT-DENYS GARNEAU, VILLERAY, GESTION SON IMAGE 17,99\$
5. ETATS D'AMOUR, ISABELLE BOULAY, SIDÉRAL 18,99\$

POP ANGLOPHONE

1. RAY OF LIGHT, MADONNA, MAVERICK 15,99\$
2. THE BOOK OF SECRETS, LOREENA MCKENNETT, WARNER 16,99\$
3. ERA, ERA, MERCURY 17,99\$
4. TITANIC, TRAME SONORE, JAMES HORNER, SONY CLASSICAL 17,99\$
5. LET'S TALK ABOUT LOVE, CÉLINE DION, COLUMBIA 16,99\$

SUGGESTIONS

ETATS D'AMOUR Isabelle Boulay SIDÉRAL 18,99\$

ULTIMATE JAZZ SAMPLER Divers VERVE 7,99\$

CHANTE ST-DENYS GARNEAU Villeray GESTION SON IMAGE 17,99\$

4380 St-Denis 844-2587 Mail Champlain 923-2587
 371 Laurier o. 276-2587 5219 Côte-des-Neiges 344-2587

CLAUDIO RICIGNUOLO de l'Orchestre Métropolitain
 www.colba.net/~claudior

INVITATION À LA MÉLOMANIE
 Une série de huit cours d'initiation à la grande musique. Approche dynamique basée sur l'écoute.

(Séances d'information gratuites) **Coût: \$210**

Cours d'Art
 POTERIE
 CÉRAMIQUE
 SCULPTURE
 PEINTURE
 DESSIN
 MODÈLE VIVANT

ARTELIER 460 Ste Catherine O. # 502 879-9694
 McGill / Place des Arts

Marcel Marceau
 À MONTRÉAL ET À QUÉBEC

Une seule représentation pour cinquante ans de triomphe!

■ au programme
 Pantomimes de style et Pantomimes de Bip avec Gyöngyi Biro et Xavier Deniau

SAMEDI (QUÉBEC)
 21 mars 1998 à 18h et 21h30
PALAIS MONTCALM

DIMANCHE (MONTRÉAL)
 22 mars 1998 à 20h
THÉÂTRE MAISONNEUVE

Billets en vente maintenant. Prix des billets MONTRÉAL: 40\$, 35\$, 29\$ plus taxes et remises.
 Prix des billets QUÉBEC: 35\$, 29\$ plus taxes et remises.

Théâtre Maisonneuve
 Place des Arts

Billets en vente à la PdA / 514 842-2112 et Réseau Admission / 514 750-1245. Redevance et frais de service.

Paco Peña
MISA FLAMENCA
 La fusion explosive d'une messe et de la tradition flamenco

Peña est un réel virtuose.
 The New York Times

Un pur enchantement

En vedette
Paco Peña et 3 guitaristes,
 4 chanteurs, un danseur
 et un chœur.

16,17 avril
Place des Arts

Billets en vente dès maintenant
 Place des Arts 842-2112, Réseau Admission 790-1245.

CFAL 105.7 FM

LES ARTS

SUR SCÈNE

LES GRECQUES

Dix héroïnes des tragédies d'Eschyle, de Sophocle et d'Euripide se rencontrent à l'invitation de Luce Pelletier, pour se raconter et nous raconter leurs amours, leurs malheurs et ceux de leur peuple. Colère, meurtres, sacrifices, fureur, passion et douleur surtout sont, par la même occasion, au rendez-vous. Cinq excellentes comédiennes incarnent chacune deux de ces héroïnes et elles nous les rendent étonnamment contemporaines. Leurs tirades sont entrecoupées de récitifs qui m'ont semblé moins bienvenus. Mais en dépit de cette réserve, *Les Grecques* nous font passer une soirée très troublante, où les cris d'amour et les suppliques succèdent à des guffres de nuit.

Solange Lévesque

LE BEAU PARLEUR DU VASTE MONDE

Le chef-d'œuvre de Synge mis en scène par Pierre Rousseau, dans une adaptation de Michel Garneau, risque d'ennuyer ferme ceux qui se rendront au Théâtre Denise-Pelletier. Cette histoire d'un jeune homme ayant tué son père souffre notamment de la vision étriquée d'un metteur en scène qui en a évacué le contenu politique. Esthétiquement, il n'y a pas non plus de quoi pavoiser. Jusqu'au jeu des acteurs qui ne convainc pas. Stéphane Jacques est bien ordinaire dans le rôle-titre. A ses côtés, Julie McClemens ne s'en sort guère mieux. Pierre Drolet, Yves Dagenais et Marcel Lévesque surtout caricaturent grossièrement. En fait, qu'un parricide nous laisse froid à ce point, c'est du jamais vu. A l'affiche jusqu'au 28 mars.

Hervé Guay

LE MARIAGE DE FIGARO

Cette comédie de Beaumarchais, où le trivial et le spirituel font si bon ménage, a été délibérément tirée vers le bas par le directeur artistique du Rideau Vert, Guillermo de Andrea. Ici, on ne fait pas dans la dentelle. Tout est gros. Jusqu'à René Gagnon qui y va avec ses gros sabots dans le rôle du comte, un acteur d'habitude si fin. On est moins surpris que, dans le rôle de la comtesse, Sophie Lorrain suive la même pente. Ce traitement vaut de plus pour presque tous les personnages secondaires. Exceptions à la règle: Marc Béland (Figaro), Anne Dorval (Suzanne) et Maxim Gaudette (Chérubin) dont émanent un peu de

légèreté et de sincérité. Autrement, c'est le règne de l'effet éprouvé et la recette «flattons-le-public-dans-le-sens-du-poil». On comprendra que, pour le respect du spectateur, il faudra repasser. Supplémentaires les 1^{er} et 2 avril.

H. G.

JERUSALEM THE MUSICAL

Sans grande chaleur, *Jerusalem The Musical* nous montre deux jeunes gens qui s'aiment sur fond de conflit ancestral: il est juif, elle est musulmane et l'action se passe dans la «capitale éternelle». C'est cousu de bonnes intentions et de bons sentiments, c'est prévisible et cela ne dérange pas vraiment. Le plaisir qu'on peut y éprouver est celui de voir arriver ce qu'on avait deviné qui arriverait. Au Centre Saïdy Bronfman jusqu'au 29 mars 1998.

S. L.

MOTEL HÉLÈNE

Un huis clos très percutant de Serge Boucher mis en scène par René Richard Cyr. On y voit Johanne Lutter, puis s'enfoncer dans une vie compromise par un drame qui la mènera vers une immolation qui était, au fond, prévisible, mais que personne n'avait prévue. En une trentaine de brefs tableaux, des comédiens au jeu bouleversant arrivent à créer un univers d'une si grande justesse qu'on peut le reconnaître même si on ne le connaît pas. Une production du théâtre Petit à Petit à l'affiche à l'Espace Go jusqu'au 21 mars 1998.

S. L.

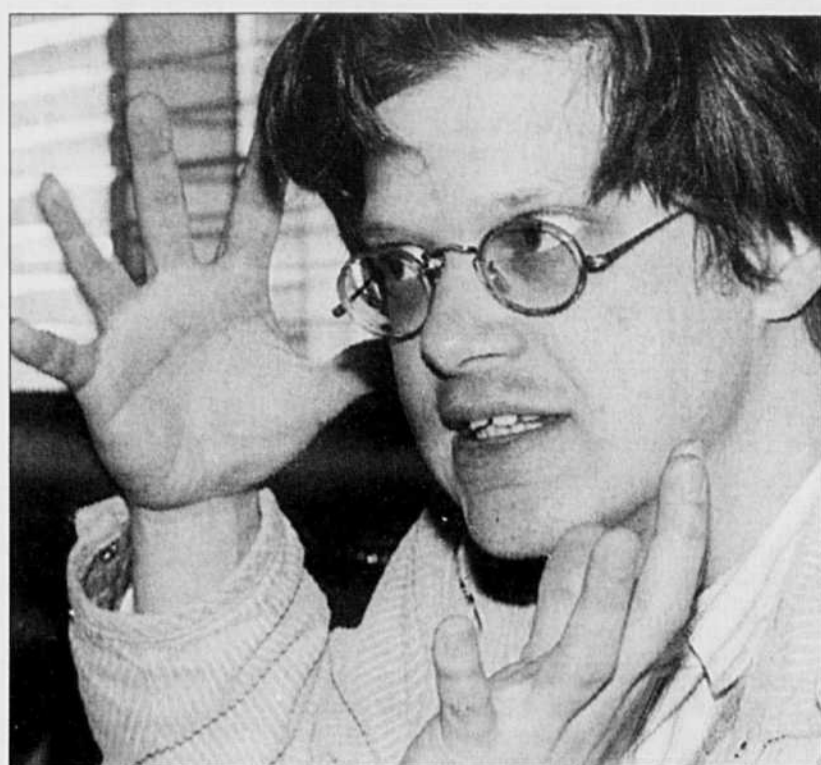
LE CHEMIN DES PASSES-DANGEREUSES

La nouvelle création de Michel Marc Bouchard compte encore des mal-adresses d'écriture. Ainsi, la forme de ce drame opposant trois frères m'est apparue assez tordue. Mais, au moins, l'auteur dramatique a oublié de s'assagrir et ce qu'il dit sur les hommes, la parole et la beauté mérite d'être entendu. Serge Denoncourt, de son côté, a créé quelques moments forts mais sa direction d'acteurs n'est pas au point. Patrice Godin et Sébastien Delorme, notamment, ne sont pas entièrement convaincants. Par contre, Normand D'Amour emporte l'adhésion, qui impose avec une netteté inspirante l'aine de cette famille déchirée. Chez Ducape, jusqu'au 28 mars. Supplémentaire le dimanche 22 mars, à 14h30.

H. G.

THÉÂTRE

L'abîme du rêve



Dominic Champagne

JACQUES GRENIER LE DEVOIR

Il y avait «mille Don Quichotte possibles», mais Dominic Champagne, le créateur du cynique *Cabaret neige noire*, a choisi de recréer pour le TNM un chevalier à la triste figure qui «se cogne au réel» mais qui «n'abandonne jamais son rêve».

STÉPHANE BAILLARGEON LE DEVOIR

Don Quichotte est le premier des romans modernes, et à bien des égards, il reste encore le meilleur. Sa renommée est presque sans égale dans le merveilleux monde de la fiction: on le connaît sans même avoir lu son millier de pages, le nom de son héros est devenu un nom commun, son univers peuplé de moulins à vent, de Sancho Pança et de Dulcinée a suscité des mythes et rien de moins. Shakespeare est probablement le seul auteur à avoir captivé plus d'esprits que Cervantès et, par un extraordinaire coup de sort, les deux géants sont d'ailleurs décédés le même jour, le 23 avril 1616.

Les commentaires du grand chef-d'œuvre occupent des bibliothèques entières. Comme tout travail de cette éternelle qualité artistique, le *Quichotte* en a aussi inspiré d'autres. La fortune visuelle du chevalier et de son écuyer a été assurée par Daumier, Doré, Picasso ou Dali. On ne compte plus les opéras, les opérettes et les comédies musicales sur ce thème.

Au TNM, la tâche a été confiée à la jeune équipe de Wajdi Mouawad (à l'écriture) et Dominic Champagne (à la mise en scène). Avant cette sortie montréalaise, cette semaine, la pièce a été présentée au Centre national des arts, à Ottawa, au début du mois.

Ce monument est un dédale et il fallait donc choisir un fil rouge pour s'y retrouver. «Il y avait mille Don Quichotte possibles: ou bien tu montes une intégrale fidèle en quarante jours, ou bien tu fais des choix», explique Champagne. Pour moi, d'avant cette sortie montréalaise, c'est une triste figure, quoi, dont l'auteur se moque, parce que l'intention de Cervantès, c'est d'en finir avec les romans fabuleux de chevalerie en créant le plus grand rêveur de la littérature, submergé par la fiction.»

En fait, le personnage lui va comme

un heaume, puisque Dominic Champagne a souvent abordé le thème de la mort du rêve, notamment dans *La Cité interdite* (sur la mort du rêve révolutionnaire des felquistes) et *Cabaret neige noire* (sur la fin des utopies du siècle, symbolisée notamment par l'assassinat de Martin Luther King). «*Luther King et Quichotte sont de la même trempe. Le chevalier veut aussi se mettre au service des hommes, redresser les torts, sauver la veuve et l'orphelin. Comme Luther King, il se cogne au réel, mais il n'abandonne jamais son rêve.*»

Pour «monter» *Hamlet*, il faut un Hamlet. Pour monter le *Quichotte*, il faut un tandem, un élan et un potele, en l'occurrence Rémy Girard et Normand Chouinard. «*J'ai une relation intime avec En attendant Godot, de Beckett [il s'en est inspiré pour sa propre pièce, La Répétition], et j'avais été assez soufflé par leur performance, au TNM, il y a quelques années. Quichotte et Pança, c'est un peu le même couple, mais qui se met en route, comme dans un road-movie, vers une quête inassouissable.*»

Le doute et l'angoisse

Le parallèle ne s'arrête pas là. Chez

Becket, l'absurde tragique trace le portrait d'un homme et d'une société à l'agonie, au milieu de la prolifération insensée et pathétique des êtres, des choses et des signes, menaçants et nihilistes. Au contraire, le Quichotte qui est aux origines de ce processus de libération moderne, qui aboutit au doute et à l'angoisse absolus, fascine par sa capacité de donner plus de sel à la vie, de tout vitaliser par son imagination encore nourrie par des idéaux, encore imbibée d'un grand mystère merveilleux.

Peut-on même parler d'une sorte de «Cabaret neige blanche»? «Non, répond franchement l'habitué des productions cyniques. Mais le Quichotte m'a permis de mettre le doigt sur la nécessité de croire en quelque chose qui nous dépasse. C'est peut-être le fait d'avoir des enfants, ou de vieillir, je ne sais pas... Mais c'est aussi un exercice de santé que d'être cynique. Ça prend des Cioran pour faire contrepoids aux Che Guevara. Au nom du rêve, on a tué bien du monde dans le siècle, et le cynisme, c'est un sain réflexe de courage, de lucidité et de doute. C'est bien de se révolter, d'envoyer promener les grands rêveurs de temps en temps, mais c'est bien aussi de

défendre certains idéaux, certains rêves, pour ne pas s'enfermer dans une complainte geignarde.»

Champagne précise que Mouawad a développé dans un sens plus religieux cette relation à la transcendance. Le *Edipe roi*, que l'auteur a mis en scène cet hiver au TDP, était entièrement organisé autour de ce problème de la soumission aux lois divines. Son adaptation du Cervantès reprend le thème en faisant du chevalier une sorte de saint ou de mystique. «*Dans la vision de Wajdi, confie le metteur en scène, Quichotte est conscient qu'il porte en lui une souillure, une tache originelle: l'ennemi à abattre, c'est cette part noire de lui-même, qui l'empêche de transcender l'humaine condition. Le combat contre cette souillure devient donc le but de sa quête. Il doit s'enfoncer dans la boue pour engager un dialogue plus profond avec Dieu ou le ciel.*»

Le tout premier acte de justice accompli par le chevalier consiste à empêcher un paysan de fouetter son petit berger. Mais sitôt qu'il reprend la route, la punition n'en devient que plus dure. «*Pour moi, dit Champagne, tout le paradoxe du personnage tient dans cette scène: Don Quichotte est sans concession.*»

Cette ligne de force influence finalement toute l'adaptation. Mouawad, qui a réalisé pas moins de treize versions de la pièce, a retenu des éléments dramatiques qui ont permis à son compagnon de création d'accentuer cette opposition entre le grotesque et le sublime, le vulgaire et le sublime, le monde terre-à-terre et les idéaux. «*Si les thèmes sont profonds et sérieux, le spectacle ne l'est pas. Don Quichotte, c'est aussi une œuvre populaire, et on a respecté son côté carnavalesque.*»

D'où le recours à une musique du maestro Pierre Benoit, rendue live par un band rock, avec percussions, guitares électriques et tout et tout. Un bel exemple de ce que l'artiste des scènes (disons) parallèles a réussi à imposer à la grosse structure du TNM. «*J'aurais pu livrer un Don Quichotte plus classique, qui aurait correspondu un peu plus au modèle attendu par le contexte institutionnel, qui explique d'ailleurs pourquoi, souvent, tous les shows se ressemblent dans des boîtes comme celle-là. Je n'aurais pas été heureux là-dedans. Mais je ne suis pas venu réinventer le théâtre institutionnel: je suis venu ici monter le Don Quichotte, un show sur la nécessité de rêver.*»

PROFITEZ D'UN P'TIT DIMANCHE
Dimanche - 22 mars - 15 h - 10\$

Une production du **La Manufacture**

TROIS dans le dos DEUX dans la tête

de **JASON SHERMAN**

Traduit par **PIERRE LEGRIS**
Mis en scène par **MICHEL MONTY**

Avec **PIERRE COLLIN**
CLAUDE DESPINS
MURIEL DUTIL
ÉRIC FORGET
AUBERT PALLASCIO

Assistance à la mise en scène **JEAN GAUDREAU**
Concepteurs **LINDA BRUNELLE**
MARTIN LABRECQUE
OLIVIER LANDREVILLE
CLÉLIA MARSADIE
JEAN-FRANÇOIS PEDNO

Du 12 mars au 4 avril 1998
du mardi au samedi à 20 h / le dimanche à 15 h

RÉSERVATIONS : (514) 523-2246

UN SUCCÈS "EXPLOSIF" - EN REPRISE
PRIX DU GOUVERNEUR GÉNÉRAL - 1995

Une production canon
Hervé Guay, Le Devoir

Dix sur dix...
Raymond Bernatchez, La Presse

Une mécanique fascinante...
Raymond Berlin, Voir

LAUCORNE 4559, Papineau, Montréal

STANDARD LIFE GUEBECOR INC. METRO MEDIA PLUS EMPEROR ESSE

UNE SAISON PAÏENNE

d'après Une saison en enfer et autres textes d'Arthur Rimbaud

Adaptation
Mise en scène
Stéphane Cheynis

Avec
Stéphane Franche
Stéphane Séguin
Françoise Simon
Stéphane Théoret
Musicien
Said Mesnaoui

Décor
Michel Casavant

Costumes
Richard Labbé

Eclairages
Pierre Savola

Bande sonore
Pierre Savola

Direction de production
Pierre Mainville

Billets en Prévente pour les 26-27-28 mars

THÉÂTRE
ESPACE
LA VEILLÉE
1371, rue Ontario Est
Réservations : 526-6582
Réseau Admission : 790-1245

Du 26 mars au 11 avril 1998
Mardi au samedi: 20h • Dimanche: 16h

COMPLÉT 1^{er} et 7 avril

CONSEIL DES ARTS ET DES LETTRES DU QUÉBEC

L'Atelier d'Opéra de l'UQAM présente

La Bohème de Puccini

Les 26, 27 et 28 mars 1998
(du jeudi au samedi), à 19 h 30
Le 29 mars (dimanche), à 14 h

Mise en scène : Colette Boky
Direction musicale : Marc Bélanger et Pierre Simard
Avec les étudiants du département de musique, l'Orchestre et l'Ensemble vocal de l'UQAM

Scénographie : Mélanie Martin
Chorégraphie : Diane Bocki
Éclairages : Stan Kwicien

Costumes : Marie-France Bergeron
Pianiste : Denyse Saint-Pierre
Régie : Hélène Gagnon

Salle Pierre-Mercure du Centre Pierre-Péladeau
300, boul. de Maisonneuve Est (métro Berri-UQAM)
Admission générale : 15 \$ • Étudiants : 8 \$

Renseignements : (514) 987-6919 ou (514) 987-0294

Don DE CERVANTÈS Quichotte

À MONTRÉAL DÈS LE 24 MARS!

...un surréaliste road movie théâtral.
Mouawad et Champagne se font mordants, irrévérencieux mais 6 combien vivants... LE DROIT

...imagination, colour, humour and vulnerability. THE OTTAWA CITIZEN

Actually, it's total delirium, and I just loved it!
Really something quite exceptional! CBO MORNING, RADIO-CANADA

COMPLÉT les 8, 9 et 16 avril

PRÉSENTÉ PAR BANQUE LAURENTIENNE

adaptation WAJDI MOUAWAD mise en scène et collaboration au texte DOMINIC CHAMPAGNE
NORMAND CHOUINARD RÉMY GIRARD musique originale PIERRE BENOIT

avec ANDRÉ BARNARD, CHRISTIAN RÉGIN, PIERRE BENOIT, JULIE CASTONGUAY, NATHALIE CLAUDE, STÉPHANE DEMERS, ROBIN DENAULT, ÉDGAR FRUITIER, JEAN DENIS LEVASSEUR, MIREILLE MARCHAL, KRISTIN MOLNAR, DOMINIQUE QUÉSNEL

les concepteurs JEAN BARD, SUZANNE HABEL, MICHEL BEAULIEU, MARTINE GAGNON, LUCIE THÉRIAULT, DJINA CARON

SERGE MORACHE assistance à la mise en scène et régie JULIE BEAUSÉJOUR

THÉÂTRE DU NOUVEAU MONDE
EN COPRODUCTION AVEC LE THÉÂTRE FRANÇAIS DU CENTRE NATIONAL DES ARTS NATIONAL ARTS CENTRE

AVEC LA PARTICIPATION DU IL VANS BIRE Réservations : 866-8668

MEDIACOM

LE PORTEUR

DERNIER WEEK-END !

âge minimum recommandé 6 à 12 ans

de Richard Lacroix, André Laliberté et Richard Morin

Mise en scène : André Laliberté
Marionnettistes : Jean Cummings, Olivier Perrier, Sylvain Racine et Graham Soul
Les concepteurs : André Laliberté, Richard Lacroix, Richard Morin, Libert Subirana et Luc Désilets

Une production du **Théâtre de l'Œil**

Du 4 au 22 mars 1998

Un spectacle alliant poésie visuelle, musique et fantaisie

Billets en vente : (514) 288-7211
245, rue Ontario Est
Montréal (Québec) H2X 3Y6

514 790-1245
1 800 361-4595

ALCAN BANQUE NATIONALE LE DEVOIR TVR

L'enfer de la violence

PAUL CAUCHON
LE DEVOIR

Un jeune garçon et une oie, dans une grande ferme isolée. C'est l'histoire touchante d'un garçon qui se réfugie dans l'imaginaire, qui devient Tarzan au cœur de la jungle hostile, parce que la vie réelle est trop dure...

L'Histoire de l'oie de Michel Marc Bouchard a été créée en 1990. Dans cette œuvre poignante, l'auteur des Feluettes, des Muses orphelines et du récent Chemin des passes dangereuses a tracé un portrait plein de poésie d'un enfant victime de violence familiale qui, pour apaiser ses blessures, se réfugie auprès d'une oie qu'il a baptisée Teeka et qui est sa seule amie.

L'Histoire de l'oie a été jouée dans plusieurs pays de par le monde et Radio-Canada en propose une adaptation demain soir dans le cadre des Beaux Dimanches à 20h.

Les deux producteurs, Anna Stratton et Arnie Gelbart, avaient été impliqués dans Lilies, la version cinématographique des Feluettes de Bouchard.

Cette présentation s'inscrit dans une année vraiment très riche sur le plan des adaptations théâtrales à la télévision — quoique le projet de

L'Histoire de l'oie ne fasse pas partie de l'entente formelle signée entre Radio-Canada et Télé-Québec, entente qui prévoit de s'échanger la diffusion des pièces produites par l'une et l'autre chaîne.

L'œuvre représente un cas limite en matière d'adaptation puisque, de la pièce de théâtre originale, on a fait un véritable film, tourné en extérieurs, tout en multipliant les lieux du drame. Et alors que dans la pièce le jeune enfant dialoguait avec une oie-marionnette, dans la production présentée demain Galafilm et le réalisateur Tim Southam ont choisi d'utiliser de véritables animaux.

Le jeune garçon, Maurice, est interprété par Maxime Desbiens-Tremblay, qui co-anime actuellement à Radio-Canada l'émission Les Couchés-tôt et qui démontre ici d'indéniables qualités de comédien. Le rôle de Maurice adulte est interprété par Benoît Brière, qui revient sur les lieux de son enfance (la pièce est en fait un long flash-back). Rôle exigeant: Benoît Brière assume la narration, mais lorsqu'il apparaît à l'écran, il ne parle pas et c'est sa seule interiorité qui traduit le drame qu'il habite.

Le tournage a évidemment nécessité une grande patience à cause des animaux, et le réalisateur expliquait cette semaine comment chaque oie



Benoît Brière dans L'Histoire de l'oie

avait son caractère qu'il fallait respecter (quatre oies «interprètent» le rôle de Teeka).

Autre particularité: cette pièce a été tournée simultanément en français et en anglais (elle sera présentée cet automne à CBC). Le jeune Maxime interprète son rôle dans les deux langues, mais le rôle de Maurice adulte est interprété par Brent Carver.

Les deux comédiens adultes étaient toujours présents sur les lieux du tournage. «Ce fut comme un atelier», explique Benoît Brière, et tous les deux nous avons pris des angles de jeu complètement différents. C'était fascinant.»

Tim Southam explique que le jeu de Benoît Brière rend l'idée d'une violence héréditaire, d'un homme qui porte en lui une violence latente à cause de ce qu'il a vécu enfant, alors que Brent Carver «l'a plus joué du côté d'une victime adulte», dit-il.

Michel Marc Bouchard se dit d'accord avec ces deux approches, tout comme il approuve l'adaptation. «La narration du personnage principal est à la base de la pièce», explique-t-il. Le passage du théâtre au film implique un changement dans le vocabulaire d'images, mais le sens de la pièce demeure le même.»

Les téléspectateurs auront donc droit à une œuvre signifiante, mais on nous permettra de nous étonner que Radio-Canada doive interrompre cette production plutôt courte (moins de 50 minutes) pour deux passes publicitaires. L'Histoire de l'oie possède un rythme très particulier et rien ne justifie que Radio-Canada ne puisse pas regrouper les commerciaux en début ou en fin d'émission. Il faut espérer que les protestations des auditeurs pourront convaincre la société d'Etat de mieux respecter les œuvres de création.

Au pays des ordres, des temples et des Églises

Around de vous, autour de nous, on trouve des gens qui ont été un jour ou l'autre dans une secte, ou qui le sont encore. Tous affirmant y avoir trouvé leur voie profonde. Une remarquable série présentée à Canal D analyse le phénomène.

PAUL CAUCHON
LE DEVOIR

En 1965, un inconnu en provenance de l'Inde s'installe à New York et commence à danser dans Central Park pour célébrer une divinité hindoue. Dix ans plus tard, il était à la tête d'une secte qui comptait des milliers de membres dans le monde, les Krishnas.

En 1966, un professeur de Bombay se proclame tout à coup Bouddha réincarné. Dix ans plus tard, il avait lui aussi, sous le nom de Rajneesh, drainé dans son mouvement des milliers d'adeptes, dont bon nombre d'intellectuels de gauche.

Ron Hubbard, lui, voulait nous libérer des traumatismes accumulés lors de nos vies antérieures et promettait à ses adeptes de pouvoir ultimement contrôler la matière. Aujourd'hui son Église de scientologie revendique le statut de religion et pourchasse avec vigueur ceux qui la critiquent.

Chiffre intéressant, la majorité s'y comporte en touriste, puisque 90% des adeptes d'une secte ne restent dans leur mouvement que deux ans.

Univers complexe

Certaines sectes, comme Heaven's Gate ou l'Ordre du temple solaire, font frémir parce qu'elles ont mené à des massacres collectifs. D'autres mouvements semblent plus respectables mais soulèvent d'autres genres de questions.

Soka Gakkai, par exemple, est une branche du bouddhisme mise en place au Japon dans les années 30. Ses membres semblent n'y vivre aucune contrainte particulière. Mais il s'agit d'une organisation ultrapuissante qui a ses entrées aux Nations unies, qui contrôle des écoles où elle peut enrôler un enfant de la maternelle à l'université, et qui vient de créer un parti politique au Japon. Des spécialistes estiment d'ailleurs que le mouvement finira par prendre le pouvoir au Japon. Surprise: le Québécois Lucien Francoeur fait partie de Soka Gakkai.

L'univers complexe, très complexe des sectes et des mouvements religieux fait l'objet d'une formidable série de cinq émissions d'une heure, Au nom de tous les dieux, dont la diffusion commence ce soir à 21h au Canal D et se poursuivra pendant quatre autres semaines.

D'emblée on reste surpris que ce projet soit diffusé à Canal D, car il s'agit

d'une série d'information qui aurait pu être diffusée à RDI, à Radio-Canada ou à Télé-Québec par exemple. Cette production présente des entrevues solides avec des sociologues, des psychologues, des chercheurs, et on y propose plusieurs témoignages d'adeptes et d'ex-adeptes, ainsi que des images d'archives rarement vues (la seule recherche d'archives a nécessité un an de travail).

«C'est du documentaire d'enquête», explique Aimée Danis, productrice de la série pour sa maison Verseau international. Verseau avait réalisé l'année dernière Aller simple sur Sirius, un documentaire sur la tragédie de l'Ordre du temple solaire, et Aimée Danis avait travaillé avec Guy Fournier sur l'écriture d'une série de fiction (jamais réalisée) sur l'OTS.

En fait, le projet de série sur les sectes, amorcé avec Aller simple sur Sirius, a débuté il y a deux ans. «C'était très ambitieux», dit-elle en riant, et je n'avais pas mesuré ma témérité en me lançant là-dedans.»

La série est coproduite par Verseau et la société française V.S.P. pour Canal D ici et La Cinquième en France, et différents segments ont été tournés soit par la France, soit par le Québec. Ainsi, les portions concernant les Témoins de Jéhovah et l'Église de Scientologie proviennent des équipes françaises.

«Nous avons eu des difficultés à cerner le projet», ajoute Aimée Danis. Les Français sont très critiques envers les sectes et ils accusent les Américains d'être pro-sectes. Mon projet n'était pas de fustiger les sectes: je voulais comprendre, avec des témoignages d'adeptes, d'ex-adeptes et d'experts.»

La réalisation est assurée par l'olande Cadrin Rossignol, qui a longtemps œuvré comme productrice à l'ONF, et par le journaliste français Frédéric Lenoir de L'Express, qui est aussi un grand spécialiste des mouvements religieux. Les textes de la narration ont été rédigés par Frédéric Lenoir et par notre collègue du Devoir, Stéphane Baillargeon.

Plusieurs spécialistes américains, français et québécois sont également invités à commenter les propos. Une des émissions propose même une entrevue avec le dalai-lama.

Les «maîtres invisibles»

Les producteurs français s'occupent de diffuser la série en Europe, et le montage sera légèrement remanié lors de la diffusion sur la Cinq. Du

côté américain, Aimée Danis a déjà en poche une entente pour produire une version de deux émissions d'une heure pour la chaîne câblée Arts & Entertainment.

La première émission, diffusée ce soir, s'attarde à comprendre le phénomène du gourou à l'aide de deux exemples principaux: les adeptes de Krishna et, surtout, les adeptes de Rajneesh, qui avaient créé une sorte de mégacomune d'abord à Poona en Inde puis en Oregon.

La journaliste et thérapeute Paule Lebrun témoigne d'ailleurs de sa démarche auprès de Rajneesh, un témoignage fort intéressant. «J'ai assisté à la naissance et à la mort d'une religion», dit-elle.

Ailleurs dans l'émission, un spécialiste français explique cette vérité simple: le gourou attire des adeptes, et ce sont les adeptes qui créent le gourou. L'un ne va pas sans l'autre, et plus le partage affectif avec le gourou est intense, plus la déviance sera possible.

La deuxième émission, celle du 28 mars, étudie deux grandes organisations: Soka Gakkai et l'Église de Scientologie. L'émission développe l'idée que certains groupes proposent une idéologie de la performance spirituelle et matérielle réalisable aujourd'hui, en accord avec les idées modernes de performance et de dépassement de soi, alors que les mouvements religieux traditionnels avaient plutôt tendance à se projeter dans l'au-delà.

On étudiera ensuite le cas des «maîtres invisibles» autour du mouvement raëlien, de Heaven's Gate et de l'Ordre du temple solaire, puis celui des mouvements religieux hors église officielle, autour des charismatiques, des Témoins de Jéhovah et des preachers américains. La dernière émission parlera beaucoup de la secte du révérend Moon.

C'est marqué dans le ciel: les adeptes risquent de ne pas toujours apprécier cette production, qui ne cache aucunement les errements, les violences, les procès, les crimes de certains responsables de sectes.

Pourtant, il ne s'agit pas non plus d'une charge anti-sectes. L'équipe d'Aimée Danis a véritablement tenté de comprendre de l'intérieur pourquoi des citoyens sensés et lucides s'impliquent dans de tels mouvements.

La quête spirituelle existe et elle mérite le respect, bien sûr. Mais Au nom de tous les dieux nous rappelle que, si un gourou prétend détenir la vérité et refuse de répondre aux questions que se pose un adepte, ce n'est pas un vrai maître. Car «le doute fait partie de la foi», rappellent les auteurs. Or les sectes laissent peu de place au doute...

Passion... musique

Seulement au Centre Pierre-Péladeau



Quatuor Penderecki: Un air de Pologne

Avec le clarinetiste Jean-Guy Boisvert. Au programme: Penderecki, Szymanowski, Mozart et la création d'une œuvre de Bruce Mather. Le lundi 6 avril 1998, 20 h



Harlem Spiritual Ensemble

L'essence de la musique afro-américaine. Le mercredi 8 avril 1998, 20 h



Le grand jeu de Marc-André Hamelin

Bach, Brahms, Lizt et Schubert. À ne pas manquer! Le lundi 27 avril 1998, 20 h



Le choix de Charles Dutoit: Stravinski

Grandiose! Définitivement un des événements de la saison musicale. Le vendredi 1er mai 1998, 20 h

Billets:
987-6919

Réseau Admission:
790-1245

Radio-Canada
Chaîne culturelle FM



Centre Pierre-Péladeau
Salle Pierre-Mercure
300, boul. de Maisonneuve Est
P. rue Sanguinet / B. Berri-UQAM

LE DEVOIR Desjardins Bell TRAQUENARY

DANSE

UTOPIE

DANIEL LÉVEILLÉ DANSE

les 25, 26, 27, 28 mars 1998 à 20 h

Chorégraphe: Daniel Léveillé

Assistante à la chorégraphie: Marie-Andrée Gougeon

Lumières: Jean Philippe Trépanier

Interprètes: Martin Bélanger, Anne-Marie Boisvert, Jean-François Déziel, Erica Dursa, Mélanie Gareau, Isabelle Guérin, Anne-Marie Jutras, David Kilburn, Benoît Lachambre, Eve Lalonde, Geneviève Lydia Lambert, Nathalie Label, Annick Mayer, Ivana Milicevic, Violaine Morinville, Mariève Rivard, Frédérique-Annie Robitaille

Rencontre avec Daniel Léveillé le 26 mars après le spectacle, animée par le metteur en scène Martin Faucher

Exposition des dessins de Daniel Léveillé du 25 au 28 mars

Une irrésistible course contre la mort où jaillissent une prodigieuse volonté, une opiniâtre énergie. Les résistances tombent, le désir s'épure, la volonté seule reste debout, à moins que ce ne soit la pulsion vitale.

LAGORA DE LA DANSE 525-1500
840, RUE CHERRIER METRO SHERBROOKE Admission 790-1245

Le Beau Parleur du vaste monde de Synge

(v.f. The Playboy of the Western World)



Jusqu'au jour où
j'ai tué mon père
pas une personne dans ce vaste monde
savait qui j'étais...

Adaptation québécoise:
Michel Garneau
Mise en scène:
Pierre Rousseau

Avec:
Stéphane F. Jacques, Julie McClemons, Gilles Pelletier
Micheline Bernard, Michel Daigle, Marcel Levasseur
Catherine Archambault, Yves Dagenais
Pierre Drolet, Caroline Roberge

Concepteurs:
Claude Cournoyer, François Cyr, Claude Fradette
Anick La Bissonnière, Claudine Paradis, Anne-Marie Tremblay

du 11 au 28 mars
jeudis, vendredis et samedis, 20 h
(matinées en semaine, 10 h 30 ou 13 h 30)

Billetterie
514 253-8974

BILLETTS
514 790-1245
1 800 361-4595

THÉÂTRE
DENISE-PELLETIER

ACCÈS
27% de réduction
sur le tarif régulier,
samedi seulement,
sur présentation de la carte

4353, rue Sainte-Catherine Est, Montréal
Papineau ou Viau, autobus 34 Pie-IX, autobus 139

VOYAGE

ILLUSOIRE



UN FILM DE
GEORGES DUFAUX
AVEC
LA PARTICIPATION
DE YING CHEN

Elle s'appelle
Ying Chen
et compte parmi
les meilleurs
écrivains
du Québec.
Entre Montréal
et Shanghai,
la passion
de l'écriture
en image.

Au cinéma ONF
du 16 au 22 mars
à 19 heures

CINÉMA ONF 1564, rue Saint-Denis

Une production de l'Office national du film du Canada

www.onf.ca/voyage_illusoire

LES ARTS

JAZZ ET BLUES

VITRINE DU DISQUE

La nouvelle chose

SERGE TRUFFAUT
LE DEVOIR

À Watts, le ghetto de Los Angeles, il y eut du feu. Dans le West Side, le ghetto de Chicago, il y eut du sang. A Harlem, le ghetto de la Grosse Pomme, il y eut des larmes. Tout cela, le feu, le sang, les larmes, fut simultané. Quand? Au milieu des années 60. Musicalement, cela se traduisit par la *New Thing*, la nouvelle chose.

LIVING SPACE

John Coltrane
Impulse

C'est lui, John William Coltrane dit Trane, qui instilla les temps propres aux cris et aux chuchotements dans ce qu'on appelait, et qu'on appelle toujours, le jazz. Cet homme, qui n'aimait pas les mots qui se conjuguent avec la politique parce que vivant trop dans le monde du sensible, reste probablement le plus fin commentateur de la décennie du sang, du feu...

Avec *Ascension*, *Expression*, *A Love Supreme* et quelques autres albums, *Living Space* demeure un prodigieux catalogue des sonorités riches et intenses, des sonorités qui imposent le silence, des sonorités qui hypnotisent, des sonorités dé-centrées. *Living Space* affirme et confirme que John Coltrane fut extraordinairement passionné, ce qui, bien évidemment, est davantage que simplement passionné.

Cette production, concoctée avec le soutien de la rythmique la plus magique qui fut, rappelle que Trane n'avait pas un point de vue sur le jazz. Pourquoi donc? Parce qu'il était parvenu à se mettre hors jeu.

Ecouter les saxophones de Coltrane, le soprano et le ténor, c'est découvrir. Encore et toujours. Tellement qu'entre ses nappes sonores, ses coups et ses contre-coups, la musique de Coltrane s'avère la musique qui s'écoute seul à seul. De que c'est? L'art de Coltrane est unique à chacun et chacune d'entre nous.

MAMA TOO TIGHT

Archie Shepp
Impulse

Archie Shepp fut un intellectuel là où John Coltrane fut spirituel dans le sens le plus religieux du terme. C'est grâce au second que le premier put prendre un envol qui pris une direction totalement contraire au développement, historique s'entend, du jazz. Shepp commença dans le *Free Jazz* et la *New Thing* pour finir dans le blues

le plus ancien qui soit. Bref, Shepp est un contradictoire.

Après avoir été un des principaux acteurs du *Ascension* de Trane, après avoir été signé *Four For Trane*, Archie Shepp, saxophoniste né dans la *swamp* floridienne le 24 mai 1937, convoqua sept musiciens dans le studio d'Impulse le 19 août 1966.

L'identité respective à ces sept bonshommes est la suivante: Perry Robinson à la clarinette, Tommy Turrentine à la trompette, Grachan Moncur III au trombone, Roswell Rudd au trombone, Howard Johnson au tuba, Charlie Haden à la contrebasse et Beaver Harris à la batterie.

Ensemble, ils ont gravé quatre morceaux dont le dur et poignant *A Portrait of Robert Thompson As A Young Man* qui inclut notamment le *Prelude To A Kiss* de Duke Ellington. Cette pièce de dix-huit minutes et des poussières de temps, c'est de l'agitation perpétuelle, continue. Ajoutons le morceau-titre, *Mama Too Tight*, et on entend... un manifeste!

SPACE IS THE PLACE

Sun Ra
Impulse

«*Mon signe du zodiaque: gémeaux; le mois: mai; zone d'arrivée: États-Unis.*» C'est ainsi que Herman Sonny Blount dit Sun Ra commençait son autobiographie. Le plus drôle, dans cette introduction astro-spatio-temporelle, c'est l'expression *zone d'arrivée*. En spécifiant cela, Sun Ra révèle son goût pour la ou les musiques les plus aériennes qui soient.

C'est probablement à cause de cela, cette inclination pour l'ailleurs, que Sun Ra faisait débat. D'un côté, il y a ceux qui prenaient ce chef de bande pour un fumiste. De l'autre, ceux qui insistaient sur sa volonté de se détacher du courant dominant ainsi que sur son sens de l'humour. La vérité? On n'en sait vraiment rien.

Toujours est-il que dans le cadre de la série qu'Impulse consacra à la *New Thing*, Sun Ra et sa bande de quatorze musiciens dont quatre chanteuses enregistra ce *Space In The Place* en plein ère psychédélique. En fait de psy-machin, il faut bien constater que Sun Ra était plus authentique que ne l'étaient les zigotos de Iron Butterfly, Jefferson Airplane et autres.

Musicalement, ce qu'il a de bien notre Sun Ra, c'est qu'il dérouta. Mais il ne propose une musique confortable. Toujours, il décoiffe, il étouffe. Mieux, il détonne. Peut-être bien parce que sa musique était intergalactique. Sun Ra, c'est la science-fiction du jazz.

Le plus bel album country jamais gravé ici

Aux États-Unis, ils ont Emmylou Harris et ils en sont tous amoureux, tous épris de sa voix au timbre si délicat, de sa chevelure glorieusement grisonnante, de ses disques country, folk et rock si remarquablement enracinés dans la bonne terre de l'Amérique. Nous, on a Renée Martel.

COUNTRY

Renée Martel
Disques Star (Sélect)

Chez les voisins du Sud, ils excellent tous au contact d'Emmylou Harris, du guitariste James Burton au réalisateur Daniel Lanois.

Nous, on a Renée Martel, et nous la chérissons pareillement. Entichés, nous le sommes depuis *Liverpool* et *Je vais à Londres*, ses premiers succès des années 60. La beauté de son timbre grave, sa beauté tout court, la qualité jamais démentie de ses interprétations, lui ménagent encore et toujours un digne coin de paysage. Après un séjour assez navrant chez Guy Cloutier, outre l'album *Authentique* de 1992, on lui souhaitait exactement l'album qu'elle vient d'enregistrer pour les Disques Star d'André Di Cesare. On lui espérait précisément l'entourage exceptionnel dont elle jouit là-dessus, les guitares exquises d'un Jeff Smallwood (qui co-signa la réalisation avec Marc Beau-lieu), la contrebasse fondatrice d'un Michel Donato, l'harmonica nashvillien d'un Guy Bélanger, la pedal steel experte d'un Jean-Guy Grenier, etc. De fait, c'est rien de moins que le plus bel album country jamais gravé au Québec.

Ce qu'on a accompli n'est pas évident: *Country* mêle admirablement chansons western locales (celles qui ont tramé la vie de la fille de Marcel Martel) et immortelles de Nashville. C'est un disque où *Mon enfant je te pardonne*, la plus fameuse rengaine de Paul Brunelle, est apposée tout naturellement au *Your Cheatin' Heart* de Hank Williams, où *Infâme destin*, implacable complainte de papa Marcel, se tient à proximité du *Stand By Your Man* cher à Tammy Wynette. Loin des étagères de cassettes des mar-



chés aux puces, toutes les chansons sont aussi soignées, aussi intelligemment traitées qu'elles le seraient pour un Séguin ou un Rivard. Ou le dernier Emmylou Harris.

Country n'est qu'arrangements heureux: *I Fall To Pieces*, le classique de Patsy Cline, est donné en doux shuffle, *Your Cheatin' Heart* en country-blues mississippien (avec guitare slide et percussions), le splendide *Mille après mille* de Willie Lamothe en finger-picking à la Glen Campbell (avec Patrick Norman aux chœurs). Même *Un jour à la fois*, la prière des alcooliques, refrain usé s'il en est, frappe juste en valse bluesée. Sinon le livret, un tantinet bâclé, rien ne détonne, et surtout pas la chanteuse, dédiée avec une absolue sincérité à chaque inflexion. Ces chansons, de toute évidence, lui importent plus que tout autres, et il n'y avait rien de trop beau pour les célébrer. Tout est là: le profond respect du matériel a suscité l'excellence. De sorte qu'à travers Renée Martel, la grande réconciliation entre le western québécois et le country américain peut enfin avoir lieu. Un disque essentiel.

Sylvain Cormier

PILGRIM

Eric Clapton
Reprise (Warner)

Le nouveau Clapton, premier album studio de chansons originales depuis le *Journeyman* de 1989, est l'exutoire annoncé par les récents *Tears In Heaven* et *Change The World*, ses cathartiques succès tirés des films *Rush* et *Phenomenon*. Depuis la mort accidentelle de son fils de quatre ans (une bête chute de 49 étages), ajoutée aux déboires amoureux et aux combats avec l'alcool et l'héro, le guitariste a un vif et légitime besoin de s'extirper la peine du corps. Grand bien lui en fasse. Seulement voilà, Clapton touche nettement moins la cible en paroles qu'en notes. Tout au long de *From The Cradle* (1994), son disque de blues ancestraux, ses doigts parlaient, hurlaient, saignaient. Cette fois, il laisse sa douleur flotter sur des musiques sans réelle consistance, portées par des rythmes vaguement hip hop manière Babyface. Arrangements idoines pour les radios light rock, mais conduisant bien peu l'émotion. Sinon l'explicite *River Of Tears* et le blues *Going Down*



Slow, on attend en vain le solo qui trouverait le cœur. Manque trop souvent au pèlerin son bâton à six cordes.

Sylvain Cormier

GLEE

Bran Van 3000
Audiogram

Le collectif montréalais bilingue réuni autour de James DiSalvio a perdu l'essentiel de son charme francophone pour les exigences du marché américain. *Ceci n'est pas une chanson devient finalement tout le contraire — Une chanson —* en version instrumentale. Sur *Forest*, découpée et remixée par Steve Haigler (Pixies), la participation de Jean Leloup est ramenée à un maigre couplet. Disponible partout en Amérique du Nord, la deuxième mouture de *Glee* ressemble à la première (50 000 exemplaires vendus au Canada) à quelques échantillonnages près. *Couch Surfer*, *Drinking in L.A.* et autres succès comme *Everywhere y* sont intacts, vifs et festifs. Les neuf membres actifs de BV3, associés à Capitol-EMI, signent par ailleurs en groupe leurs premières véritables chansons, rageuses comme la bande peut l'être sur scène. Des producteurs réputés contribuent à rehausser la ligne mélodique des nouveaux titres. *Rain-shine*, aux relents grunge et reggae, porte la marque d'Haigler. *Carry On*, réalisée par Bob Power (Erykah Badu, A Tribe Called Quest), fait dans le rap et le rock. *Old School*, réunissant le métal, le hip-hop et le disco, risque enfin de faire danser beaucoup, beaucoup de monde. La musique de BV3 gagne en qualité sans perdre en spontanéité.

Brian Myles

COMPAGNIE LIBRE DE CHANT
CHANTS LIBRES
PAULINE VAILLANCOURT
DIRECTRICE ARTISTIQUE

"Enfin un opéra digne de ce nom
...une réussite magistrale!"
Carol Bergeron, LE DEVOIR
février 1994

présente 1 seul soir

L'opéra
La Princesse Blanche
Musique de Bruce Mather
Livret: Renald Tremblay/Rainer Maria Rilke

Mise en scène: Guy Beausoleil
Décor et costumes: Michelle Héon
Éclairage: Claude Cournoyer
Orchestre: Nouvel Ensemble Moderne
sous la direction de Lorraine Vaillancourt

Interprètes: Pauline Vaillancourt, Éthel Guéret,
David Doane et Michel Ducharme

Samedi 4 avril 1998, 20h30

MONUMENT-NATIONAL 1182, BOUL. SAINT-LAURENT, MONTRÉAL
MÉTRO SAINT-LAURENT OU PLACE D'ARMES
514 790-1245
1 800 361-4595

SHOW DEVAI
POUR LE DÉVOIR

GAD
ELMALEH

"D'écAlaGés"

DIMANCHE 29 MARS 1998
À 19H30

Théâtre Maisonneuve
Place des Arts

Buffalo
DAVID BITTON

Billets: \$40 • \$37 • \$32 • \$25
Taxes et redevances incluses
Billetterie et réservations:
Place des Arts: (514) 842-2112
Réseau Admission: (514) 790-1245

SIBYLLINES INC. PRÉSENTE

**JE NE SAIS PLUS
QUI
JE SUIS**

Une recherche
théâtrale conçue et
mise en scène par

BRIGITTE HAENTJENS

Avec: Lou Babin
Louise de Beaumont
Céline Bonnier
Violette Chauveau
Marie-France Marcotte
Marie-Chantal Perron
Johanne-Marie Tremblay

Concepteurs:
Raymond Marius Boucher
Marc Sénécal
Guy Simard
Michel F. Côté
Lynda Gaudreau
et Sonia Bélanger

Le public est invité
à rencontrer les artistes
après la représentation
du jeudi 26 mars 1998

SUPPLÉMENTAIRE
samedi 28 mars à 15h

DU 8 MARS AU 29 MARS 1998
jeudi, vendredi, samedi, lundi à 20 h / dimanche à 15 h

AU THÉÂTRE DES deux mondes
Billetterie: 282-3900

7285, rue Chabot à Montréal
(au nord de la rue Jean-Talon, métro Fabre)

Hydro Québec
présente

LA FRANCOFÊTE

Venez voir comme
ça nous chante!

Ce soir, 19 h 30

Québec Canada

Diffusion simultanée sur les ondes de
ckmf 94.3 énergie

Télé-Québec

Un spectacle animé par Luck Mervil et
Élisabeth Paradis. Une fête où l'on chante
par coeur avec, entre autres, Isabelle Boulay,
Manu Dibango, Dubmatique, Yves Duteil,
Daniel Lavoie, Axelle Red,
Sol et Marie-Jo Thério.

LE DEVOIR
À LA TÉLÉVISION

SAMEDI

NOS CHOIX

Paul Cauchon

QUÉBEC PLEIN ÉCRAN
Camil Bouchard est un psychologue engagé dans les débats sociaux, auteur du Québec fou de ses enfants. Anne-Marie Dussault le reçoit.
Télé-Québec, 18h30

LES COUCHE-TÔT
Parmi les invités, le ministre Serge Ménard.
Radio-Canada, 18h30

LA FRANCOFÊTE
Gros spectacle présenté jeudi soir à Montréal à l'occasion de la semaine de la Francophonie. Luck Mervil et Elizabeth Paradis animent, et on aura droit à des prestations de Manu Dibango, Isabelle Boulay, Dubmatique, Yves Duteil, Daniel Lavoie, Axelle Red, Sol et Marie-Jo Thério.
Télé-Québec, 19h30

BIOGRAPHIES: MICHELLE ET PIERRE TISSEYRE
Elle a été la première grande animatrice-vedette de Radio-Canada. Lui était un éditeur-vedette aussi, dans son genre. Portrait d'un couple fort.
Canal D, 20h

AU NOM DE TOUS LES DIEUX
Début d'une série de cinq émissions sur le phénomène des sectes (voir notre texte dans cette édition du Devoir).
Canal D, 21h

CINÉMA

AU PETIT ÉCRAN

L'ENFANT LION

(4) Fr. 1993. Conte de P. Grandperret avec Mathurin Sinze, Sophie-Véronique Toue Tagbe et Souleyman Koly. Le jeune fils d'un chef de village africain et son amie sont capturés par des guerriers qui les vendent à un prince cruel.
SRC midi

LE PROFESSIONNEL

(4) (The Professional) Fr. 1994. Drame policier de L. Besson avec Jean Reno, Natalie Portman et Gary Oldman. Un redoutable tueur à gages recueille une adolescente dont la famille a été décimée par un détective véreux et psychopathe.
TVA 20h30



NICOTINE

(4) (Smoke) É.-U. 1995. Drame de mœurs de W. Wang avec William Hurt, Harvey Keitel et Harold Perrineau Jr. Entrecroisement de diverses intrigues ayant pour héros le propriétaire d'une tabagie, son ancienne maîtresse, un romancier et un adolescent bohème.
TQ 21h

LA MALÉDICTION DE LA PANTHÈRE ROSE

(4) (Revenge of the Pink Panther) G.-B. 1978. Comédie policière de B. Edwards avec Peter Sellers, Dyan Cannon et Herbert Lom. Le représentant français d'un syndicat du crime veut se valoriser en assassinant l'inspecteur Clouseau.
Canal D 24h30

Table with columns for channels (CANAL), times (16h30, 17h00, etc.), and program titles. Includes various news, sports, and entertainment programs.

Classification des films: (1) Chef-d'œuvre — (2) Excellent — (3) Très bon — (4) Bon — (5) Passable — (6) Médiocre — (7) Minable

DIMANCHE

NOS CHOIX

Paul Cauchon

L'HISTOIRE DE L'OIE
La célèbre pièce de Michel Marc Bouchard, qui l'a lui-même adaptée sous forme de téléfilm.
Radio-Canada, 20h

JUNO AWARDS
Les trophées célébrant la musique canadienne semblent souvent bien loin de préoccupations des Québécois... Mais bon, signalons quand même.
CBC 20h

TITANIC: QUAND L'HISTOIRE REJOINT LA FICTION
Avec le succès actuel du film Titanic, je sens que cette émission sera très écoutée... Il s'agit d'un documentaire américain sur le tournage du film, avec entrevues avec les vedettes et le réalisateur James Cameron, images inédites du tournage.
Radio-Canada, 21h

AU DELÀ DES APPARENCES
Mme Bombardier tient sa salon ce soir autour du thème de la sensualité, avec Francine Grimaldi, Louise Latraverse, Josée Blanchette et l'auteur Jean O'Neil.
Radio-Canada, 22h25

CINÉMA

AU PETIT ÉCRAN

NELL

(4) É.-U. 1994. Drame psychologique de M. Apted avec Jodie Foster, Liam Neeson et Natasha Richardson. Un médecin de campagne parvient petit à petit à communiquer avec une jeune sauvageonne qui a été découverte dans une cabane isolée en forêt.
TVA 20h

LA TABAGIE EN FOLIE

(4) (Blue in the Face) É.-U. 1995. Comédie de mœurs de W. Wang et P. Auster avec Harvey Keitel, Lou Reed et Roseanne. Une tabagie de Brooklyn où défille chaque jour une clientèle bigarrée devient le théâtre de diverses anecdotes.
TQ 21h

LA CHAMADE

(4) Fr. 1968. Drame psychologique d'A. Cavalier avec Catherine Deneuve, Michel Piccoli et Roger Van Hool. Une jeune femme quite momentanément la vie de luxe que lui procure son amant pour l'amour d'un garçon de condition modeste.
Canal D minuit

LA REINE MARGOT

(3) Fr. 1993. Drame historique de P. Chéreau avec Isabelle Adjani, Daniel Auteuil et Jean-Hugues Anglade. En 1572, à Paris, après le mariage de la sœur du roi Charles IX, les extrémistes papistes se livrent au massacre des protestants durant la nuit de la Saint-Barthélemy.
SRC 23h50



Table with columns for channels (CANAL), times (16h30, 17h00, etc.), and program titles. Includes various news, sports, and entertainment programs.

Classification des films: (1) Chef-d'œuvre — (2) Excellent — (3) Très bon — (4) Bon — (5) Passable — (6) Médiocre — (7) Minable

Images immobiles

Dans la foulée du Festival international du film sur l'art, deux expositions viennent, sous forme d'images photographiques, resituer le corps et ses flétrissures

L'ALTÉRATION DE L'IMAGE

Ariane Thézé
Éric Rondepierre
Galerie Éric Devlin
460, rue Sainte-Catherine Ouest,
espace 403
Jusqu'au 18 avril

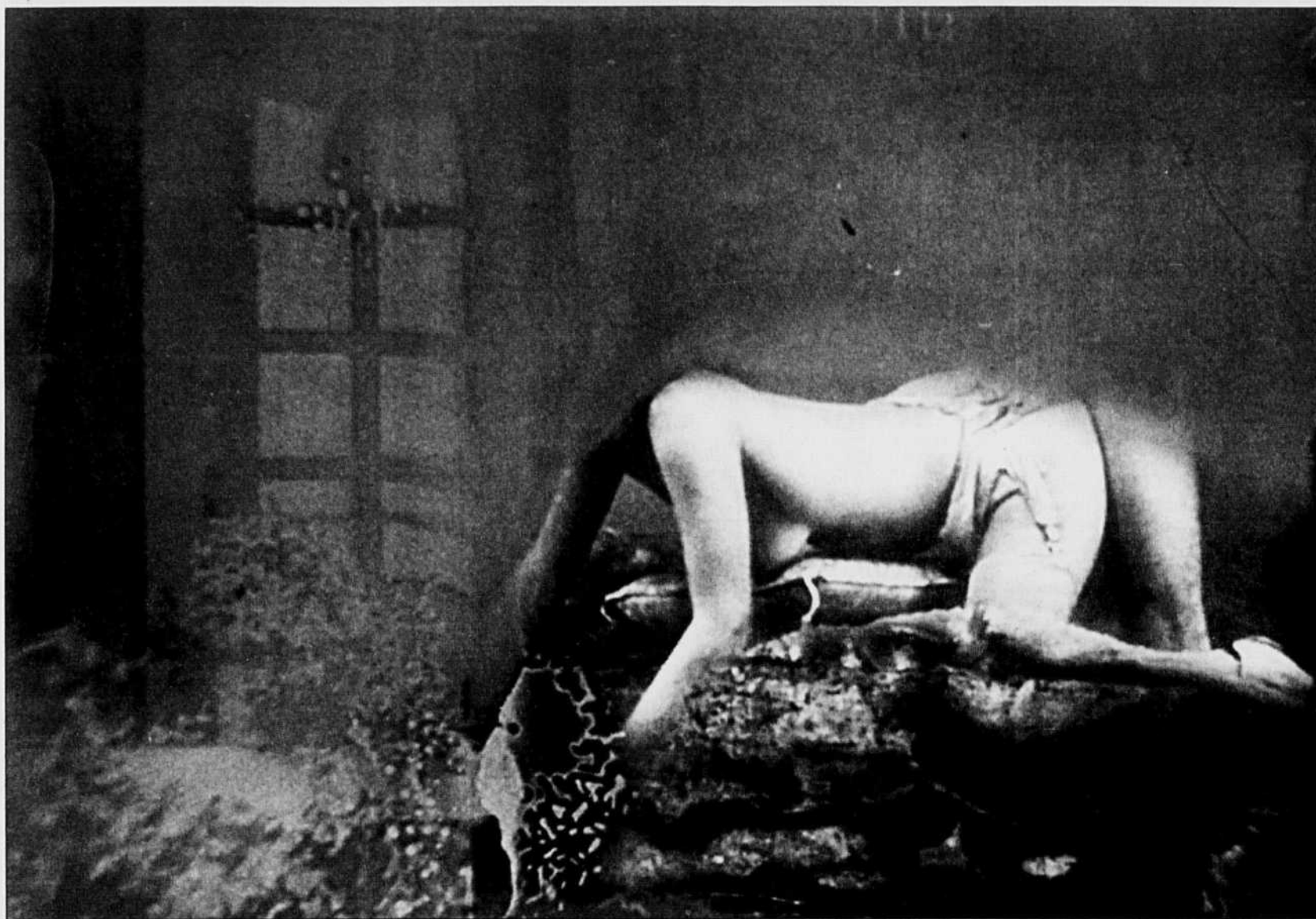
BERNARD LAMARCHE

Le Festival international des films sur l'art (FIFA) n'est pas sitôt terminé qu'on vous en parle encore. Parce que la projection des films retenait tout ce qui restait de notre attention la semaine dernière, nous étions dans l'impossibilité de vous entretenir d'une exposition de photographie qui, plus ou moins directement — le lien n'était pas publicisé, disons, à outrance —, était organisée en écho à la semaine du FIFA. Certes, le lancement du FIFA cette année se produisait à la galerie Éric Devlin, alors que la programmation dudit festival contenait un cycle Ariane Thézé, artiste représentée par ladite galerie. Or la collaboration, une entente de bons procédés comme il ne s'en fait pas assez dans ce domaine, dépasse le simple échange, justement, de bons procédés.

Les deux artistes retenus pour l'exposition associée au festival — Ariane Thézé et Éric Rondepierre — utilisent tous deux le même procédé, celui, cinématographique, de l'arrêt sur image, afin de produire des œuvres photographiques d'une nature fort disparate. Dans un cas comme dans l'autre, la paralysie de l'image contribue curieusement à son extrême agitation. Chacun des artistes de ce duo — la formule à la galerie Devlin privilégie la réunion, dans un même espace, de deux productions — utilise ce procédé pour révéler à l'œil des photogrammes inédits que le mouvement de la projection nécessairement oblitère.

Meurtrissures

Fort d'une apparition au Musée d'art moderne de la ville de New York (MoMA) en 1995, lors de la onzième édition de l'exposition *New Photography*, l'artiste français Éric Rondepierre poursuit à Montréal son «*précis de décomposition*», pour reprendre le titre d'une exposition, tenue également en 1995, à la galerie Michèle Chomette, qui représente l'artiste à Paris. La particularité de la production de Rondepierre provient



Couple, passant, une œuvre du photographe français Éric Rondepierre

moins de son utilisation de l'arrêt sur image que des images singulières qu'il en retire. En effet, il donne un tour de vis supplémentaire à sa quête de l'image surprise, de la perle rare dans le défilement de la bande de film, en y recherchant des images carrément pathogènes.

Cette meurtrissure, cette anomalie de l'image ressort de l'érosion de la pellicule filmique, causée par son vieillissement. Des absences d'images issues de la défaillance du support de vieux films usés, Rondepierre tire des images étranges, tordues, désintégrées. Pour l'exposition

à la galerie Devlin, l'artiste est allé fouiller dans les archives de la Cinémathèque de Montréal, dans une banque d'anciens films pornographiques. Les images qu'il retient intègrent la destruction des photogrammes. En fait, c'est la destruction qui fait image. De l'image d'origine, toutefois, il ne subsiste que des restes consumés. Les béances destructrices ébranlent l'image, la liquéfient et brisent l'effet de nostalgie que peuvent susciter ces photogrammes vieillots.

De grandes plages informes rompent la continuité de l'imagerie. Ces lésions font tache et masquent une partie des photogrammes. Rondepierre sélectionne ces criblages selon ce que les morsures offrent d'effets compositionnels. Véritables absences, ces lésions se voient à la limite comme peintures et donnent corps

aux images photographiques. En compliquant d'un cran la relation de l'image photographique fixe à celle qu'on a cessé de faire bouger, c'est comme si les trouées du support filmique venaient retoucher l'image photographique, rôle autrefois dévolu à la peinture. La désintégration du cinéma liquéfie la photographie. Ce qui existe comme creux de l'image filmique, invisible lors de la projection, se révèle comme couvrant l'image photographique de ses flaques sans visages.

L'image et l'effroi

La photographie retouchée par le cinéma, voilà un thème qui n'est pas nouveau mais qui est traité de façon saisissante en même temps que totalement fascinante, tant il est difficile de croire qu'aucune de ces taches

n'a été favorisée par une quelconque manipulation. Rendu là, les images jouent comme d'un écran favorable à toutes les projections: on pourra croire dans le *Couple 1* (1996-98) à de vagues résonances des entrelacs dorés de Klimt, ou ailleurs, avec les corps tordus à ne plus les reconnaître, à des images abstraites entrevues déjà. À d'autres endroits les corps seront méconnaissables, les gestes érotiques à peine esquissés, une morsure pendra au cou de celui qui embrasse. Sinon, à l'entrée de la

galerie, un classique baiser interrompu par un feu envahissant l'image fera peut-être penser à cette brève séquence de *Cinéma Paradiso*, où la pellicule projetée à l'écran de la salle de cinéma s'embrasait d'un coup, en proie aux flammes du film dans le film.

Ariane Thézé

Au cœur de tout cela, cinq photographies d'Ariane Thézé viennent rythmer l'accrochage des œuvres de Rondepierre. Il s'agit d'arrêts sur image extraits des propres bandes vidéo de l'artiste, dont un cycle, *Garde à vue* (1995), *Espace sous surveillance* (1995) et *Comme un grand cri emplissant ma nuit* (1997), était au programme du FIFA. Il y a un moment déjà que Thézé explore les propriétés picturales de la photographie, la rapprochant du dessin. Toutes les images photographiques qu'elle expose ici conservent, nettement visible, la trame texturée de l'image télévisuelle. Selon que l'artiste joue du noir et blanc ou de la couleur, les photogrammes repris en photographie cherchent à mimer les propriétés plus proprement rattachées au dessin.

Au delà toutefois de ce brouillage des pratiques, les dernières images de Thézé passent par une ambiguïté iconographique appréciable. Par des rapprochements formels, comme dans *Le Mépris* (1997), un diptyque dont les images respectives sont tirées de deux bandes différentes (*Comme un cri...* et *Espace sous surveillance*), où un corps aux contours imprécis, recroquevillé sur lui-même, fait écho au motif sombre d'une bouche ouverte, ou par la surimpression de deux images à peine décalées, comme dans *L'Archipel du désir* (1997), Thézé donne vie à des représentations éloquentes et propres à brouiller les repères de lecture de l'image. Finalement, parmi les photographies qui risquent de retenir l'attention, on peut retenir *Comme un grand cri emplissant ma nuit* (à défaut de pouvoir y retourner ici, il faut tout de même noter que plusieurs des titres proviennent de la poésie d'Alain Grandbois), un visage oblique, reconnaissable à la fois comme profil et de trois quarts. Une des images les plus saisissantes de l'ensemble, à notre humble avis.

CHARLES DAUDELIN

L'AVENIR RETROUVÉ

PEINTURES, DESSINS ET SCULPTURES
1945-1998
Jusqu'au 11 avril

GALERIE SIMON BLAIS

4521, rue Clark, Montréal H2T 2T3 514.849.1165
Ouvert du mardi au samedi de 10 h 00 à 17 h 30

GALERIE DE BELLEFEUILLE

Vernissage

FRANK MULVEY

Figure Works XI

Rencontre avec l'artiste

les samedi et dimanche 21 et 22 mars de 13h à 17h

1367, AVENUE GREENE, WESTMOUNT, TÉL.: (514) 933-4406
lundi au samedi 10h00 - 18h00 dimanche 12h30 - 17h30



DOMINIQUE BLAIN

médiation

Du 12 mars au 10 mai 1998

Dominique Blain, *Missa* (détail), 1992-1994.
Cent paires de bottes d'armée suspendues par des fils de nylon à une grille, 7 x 7 m. Coll.: Musée des beaux-arts de Montréal. Photo: Robert Wedemeyer.

L'exposition est présentée grâce aux appuis financiers du Conseil des arts et des lettres du Québec et du Conseil des arts du Canada.

MUSÉE DU QUÉBEC

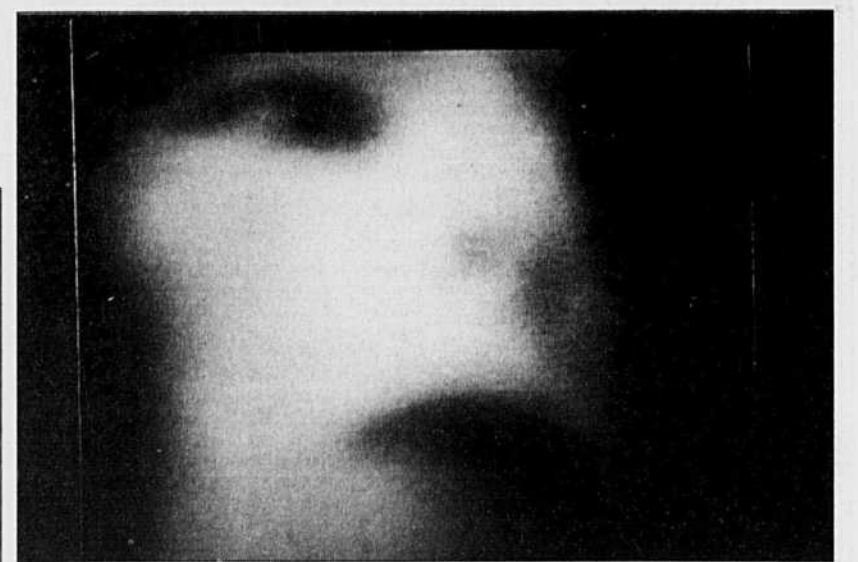
Parc des Champs-de-bataille,
Québec, Canada G1R 5H3 (418) 643.2150
http://www.mdq.org

Le Musée du Québec est subventionné par le ministère de la Culture et des Communications du Québec.

Heures d'ouverture
Du mardi au dimanche de 11 h à 17 h 45
le mercredi de 11 h à 20 h 45

Droits d'entrée: 5,75 \$
(aîné: 4,75 \$; moins de 16 ans: gratuit)

Catalogue de l'exposition en vente à la
librairie-boutique du Musée du Québec (39,95 \$)



SOURCE GALERIE ÉRIC DEVLIN

Un mystérieux brouillard..., une photographie d'Ariane Thézé

Frédéric Back
les dessins d'une vie
UNE EXPOSITION DE LA CINÉMATHEQUE QUÉBÉCOISE
ET DE RADIO-CANADA
DU 28 JANVIER AU 3 MAI 1998

Radio-Canada
Télévision

CIBL
Covitec
Eclair

asifa
canada

LE DEVOIR

Salle Norman-McLaren
335, boul. De Maisonneuve Est
Berri-UQAM
CINÉMATHEQUE
QUÉBÉCOISE (514) 842-9768

LES ARTS

ARTS VISUELS

Portraits subtilisés

LA FACE

Pour une quête de l'emblématique

Exposition de groupe
Galerie Dazibao
4001, rue Berri, local 202
Jusqu'à demain

BERNARD LAMARCHE

Il ne vous reste qu'aujourd'hui et demain pour voir une exposition — la première d'une suite de deux variant sur un même thème — dont on aurait voulu vous parler un peu avant cette date. Comme il n'est jamais trop tard pour bien faire, puisque dès les prochains jours prendra vie le second volet de cette exposition (*La Face - Pour une saisie du photographique*) et parce que ce second volet sera l'occasion pour Dazibao de lancer un autre titre de la collection «Les Essais», il n'est pas totalement impertinent de vous en parler, aujourd'hui, malgré l'heure tardive.

La Face - Pour une quête de l'emblématique est organisé autour d'un curieux anniversaire, celui de la date où, pour la première fois, on tira le portrait de Notre-Seigneur, Jésus lui-même, le Christ. En 1898, un certain Secondo Pia photographia, à Turin, le fameux saint suaire. L'image du Christ apparaissait alors en positif sur le négatif du photographe; il n'en fallait pas plus pour relancer le débat autour du miraculé linéal.

Or, bien au-delà de la question de l'iconographie du visage du Christ, bien arrêtée depuis quelques siècles, c'est l'intérêt pour les phénomènes occultes que cet événement excita. Pourtant, c'est à la question de l'iconographie liée au portrait que l'exposition revient. Bien que fascinant à plusieurs égards, le rapprochement entre les productions de Marlene Creates, Lionel Fournieux, Jean-François Lecourt, Louise Noguchi et de Anny One et Anne Onyme suscite une indélébile impression de redondance, générée par des esthétiques semblables, un accrochage par trop domestique, comme si la carte grise des photographes avait fauché le projet.

Dès l'entrée, la production de Jean-François Lecourt donne le ton au parcours qui va suivre. Comme s'il s'agissait d'apprivoiser la mort (plutôt que de la repousser, ainsi que le mentionne le communiqué), Lecourt tire dans une caméra avec une arme à feu qui simultanément déclenche l'obturateur, détruisant l'appareil et créant la photographie d'un même coup de doigt sec. Dardé aussitôt d'une violence trouée le détruisant, le portrait s'absente de l'image pourtant bien réelle. En dehors de cette acrobatie de mise en abyme, où la destruction de l'appareil ne détruit pas l'image photographique mais au contraire lui donne son existence comme image, au-delà d'une réflexion marquante sur les mécanismes de la photographie,

Une impression de redondance, générée par des esthétiques semblables, un accrochage par trop domestique

les «tirages» de Lecourt proposent de bouleversantes images, qui interpellent réellement.

À ses côtés, la proposition de Marlene Creates semble d'une béate accalmie. Pourtant, pas plus ces photographies rigoureusement accrochées — des traces de foulage du sol par le corps assoupi (*Sleeping Places*, 1982) — que, plus loin, les portraits hors foyer et étrangement sombres de Lionel Fournieux ne négocient leur présence avec un lourd sentiment d'absence.

Plus troublantes encore, grâce au terrible effroi qu'elles entraînent avec elles, les images tissées de Louise Noguchi, datant de 1996, condensent dans leur grille régulière ses propres traits avec ceux d'un criminel ou de sa victime, donnant lieu en image à un macabre rendez-vous. Noguchi donne chair à une rencontre sordide, imprégnée d'une violence non moins réelle que celle mise en scène par Lecourt, une violence où ont chaviré, terrassés, des existences entières.

Finalement, Anny One ou Anne Onyme, décidément, fait la preuve par quatre que le narcissisme en art demeurera certes toujours amusant mais n'apportera pas nécessairement quoi que ce soit d'intéressant au sujet du narcissisme lui-même et à ses différents registres. Un jeu de rôle — des autoportraits pris à différentes époques, avec différents «looks» que l'artiste a pu arborer — qui tourne à vide, insipide. Vivement, malgré cette fin en decrescendo, le second volet.

THE ZONE

Diana Shearwood
Quartier Éphémère
16, rue Prince

BERNARD LAMARCHE

Deux éléments complémentaires donnent à l'exposition de Diana Shearwood un cachet particulier. Premièrement, le lieu d'exposition, Quartier Éphémère. En effet, ce lieu autogéré de diffusion et de création en arts a, depuis les premiers jours de son existence, tenté de redonner au quartier Faubourg des Récollets des lettres de noblesse perdues au fil de sa désaffection graduelle par les industries, principalement des forges. Des efforts louables couronnés par le succès de l'exposition *Panique au Faubourg*, l'an dernier, qui mettait en vedette certains des bâtiments déserts du quartier.

Deuxièmement, la photographie. À cause des croyances populaires rattachées à elle, cette idée qu'elle saurait préserver des moments échappés au passé, la photographie, dans ce qu'elle a de plus documentaire, devient le support idéal pour une mission visant à garder vive la mémoire d'un lieu en ruine, d'un lieu en instance de revitalisation.

C'est ce qui, grosso modo, suscite l'intérêt d'une partie des images photographiques que Diana Shearwood expose présentement à Quartier Éphémère. La photographe s'est faite flâneuse dans les espaces de l'ancienne usine J&R Weir, tout juste avant que les architectes de l'atelier In Situ ne les prennent en charge, en route vers l'obtention d'un prix Orange en recyclage, «pour avoir su conserver [leur] caractère industriel». La photographe propose en quelque sorte les chroniques d'une ruine dont la revitalisation était annoncée.

Une partie des images — des tirages imprimés au jet d'encre sur papier Arches ou d'autres surfaces aussi riches — expose aux yeux du visiteur photographique les vestiges de ce lieu encore hanté par des présences humaines. Un vieux tuyau de cuivre enroulé, déposé là comme s'il attendait toujours d'être utilisé, un vieux gant suspendu par des câbles encore tendus, des urinoirs s'imposant au fatras, une vieille prise électrique rehaussée d'un éclat de lumière, plusieurs des prises de vue jouent ouvertement la carte de la nostalgie. Il s'agit certes d'un mariage avec le procédé photographique, dispositif mnémotechnique par excellence, qui ne saurait rater. N'empêche que par l'utilisation des papiers tramés, par le recours à des couleurs fortes (retouchées par informatique) et par un sens aiguisé de la composition, Shearwood manipule l'image avec un certain doigté.

Par ailleurs, une section se détache sur les cimaises de la galerie, alors que les images qui la constituent ont moins à voir avec l'espace de l'usine qu'avec les surfaces et les textures des murs tuméfiés de son environnement. Pour

Au Salon de la ruine



Window with black splotch, 1997, de Diana Shearwood

DIANA SHEARWOOD

ces clichés, Shearwood s'est attardée aux murs de la J&R Weir, pour y voir ce qui, dans les textures et les couleurs de ces surfaces poreuses, pouvait s'apparenter à des effets plus proprement picturaux. Or ces essais paraissent moins convaincants, dans la mesure où le mimétisme en jeu amène un référent — la peinture — trop fermement énoncé.

À l'exception peut-être de *Window with black splotch*, qui suggère un sentiment de l'espace plus appuyé par la perspective des fenêtres maculées de coulées noires.

L'exposition est également l'occasion pour Shearwood de lancer le petit livre très réussi, sans texte, *The Zone*, qui retrace les étapes de trans-

formation de l'édifice, jusqu'à ce qu'il ait revêtu ses habits actuels, qui sont en fait les nouveaux bureaux de la société Discreet Logic. Reprenant certaines des photographies comprises dans l'accrochage de la galerie, le livre en propose nombre d'autres qui complètent la virée nostalgique de ces anciens lieux.

MONTREAL METROPOLE 1898

DU 18 MARS AU 24 MAI 1998



Photographie : Studio S.J. Hayward Archives de la Banque Royale

En complément de l'exposition : conférences, films, visites commentées, randonnées pédestres urbaines et activités éducatives. Renseignements : 514 939.7026.

Les programmes publics sont offerts avec le soutien de la Fondation de la famille J.W. McConnell. L'exposition est présentée avec l'appui de la Ville de Montréal. **MONTREAL c'est toi MA ville!**

CCA

Centre Canadien d'Architecture / Canadian Centre for Architecture

1920, rue Baile, Montréal, Québec, Canada H3H 2S6

Banque de Montréal BANQUE ROYALE Bell TELEGLOBE LIBERTÉ Omni



SOURCE GALERIE DAZIBAO

Une œuvre de Jean-François Lecourt

ŒUVRES RÉCENTES

JACQUES HURTUBISE

DERNIER JOUR

WADDINGTON & GORCE

1446, rue Sherbrooke Ouest
Montréal H3G 1K4
Tél. : 847-1112 Fax : 847-1113
Du mercredi au samedi de 10 h à 17 h

Circuits culturels accompagnés

Baltimore et Washington à Pâques, du 9 au 15 avril
entre autres, pour les expositions Monet, Calder, et Degas
(Départ garanti)
De Vienne à Berlin, du 31 mai au 13 juin
Incluant Melk, Cesky Krumlov, Prague, Dresde et Potsdam
(Départ garanti)
Picasso au Musée des Beaux-Arts d'Ottawa
et Rodin et Laliberté au Musée du Québec
Plusieurs départs en mai, juin, juillet et août
Pour informations : VOYAGES LA PROMENADE
974-2633 ou 1-800-265-0218

GRAHAM CANTIENI

peinture abstraite

«Oeuvres récentes 1997-1998»

du 8 mars au 5 avril

Centre d'exposition des gouverneurs
90, chemin des Patriotes, Sorel J3P 2K7
(514) 780-5720

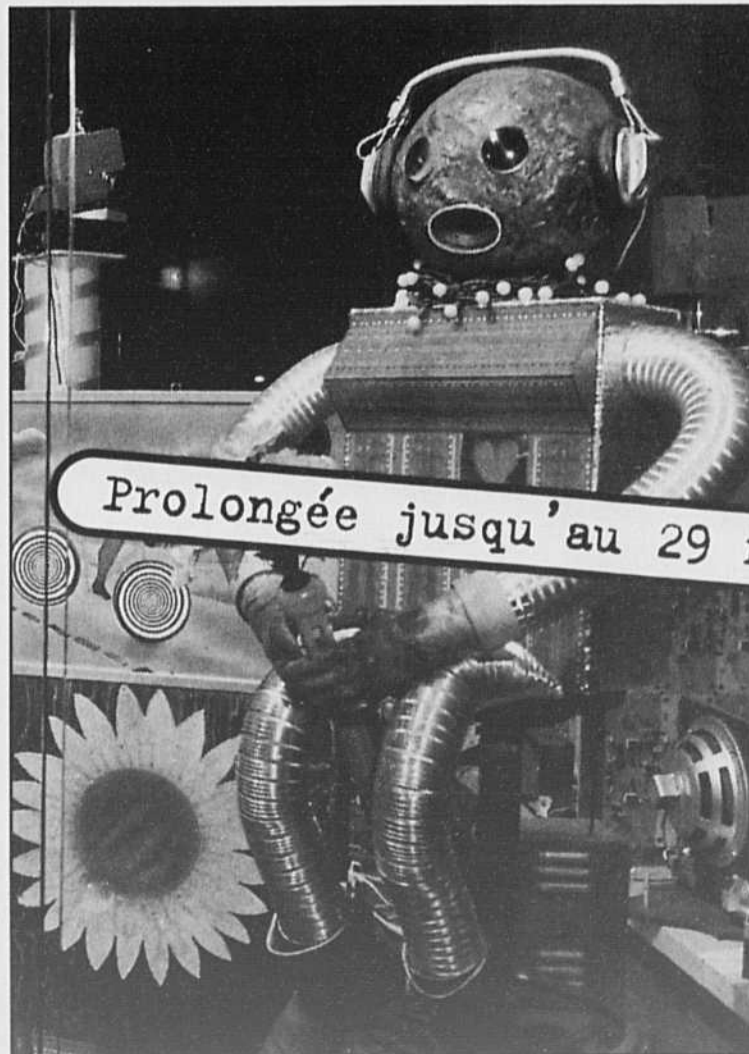
Jusqu'au 4 avril

GIULIO SALVADORI :

peintures

GALERIE DOMINION

1438, rue Sherbrooke Ouest, Montréal • 845-7471



Prolongée jusqu'au 29 mars

* LES PARADIS DU MONDE *

L'ART POPULAIRE DU QUÉBEC

Participez à la création d'un totem cinétique avec le recycleur inventif Florent Veilleux.

Atelier de création

pour patenteux en herbe de 8 à 12 ans.

Les dimanches 8, 15, 22 et 29 mars
de 13 h à 15 h

Apportez vos objets de récupération favoris.
Les places sont limitées. Réservations nécessaires.

MUSÉE McCORD

690, rue Sherbrooke Ouest. Métro McGill, autobus 24
(514) 398.7100, poste 234

Ford

MERCURY

LIBERTÉ

LE DEVOIR

Cette exposition a été réalisée par le Musée canadien des civilisations avec l'appui de la Compagnie Ford du Canada Limitée. L'activité Patenteux en herbe est réalisée grâce à l'appui de l'Association des concessionnaires Ford et Mercury de la région de Montréal.

LES ARTS

DISQUES CLASSIQUES

De la bien bonne musique bien faite

FRANÇOIS TOUSIGNANT

**ROBERT SCHUMANN
LIEDER**

R. Schumann: Lieder op. 98a, n° 2, 4, 6, 8; Quatre Husarenlieder, op. 117; Trois poèmes d'Emmanuel Geibel, op. 30; Douze poèmes de Justinus Kerner, op. 35; Die Löwenbraut, op. 31 n° 1. Durée: 70 min 21. Hypérion CDJ33102

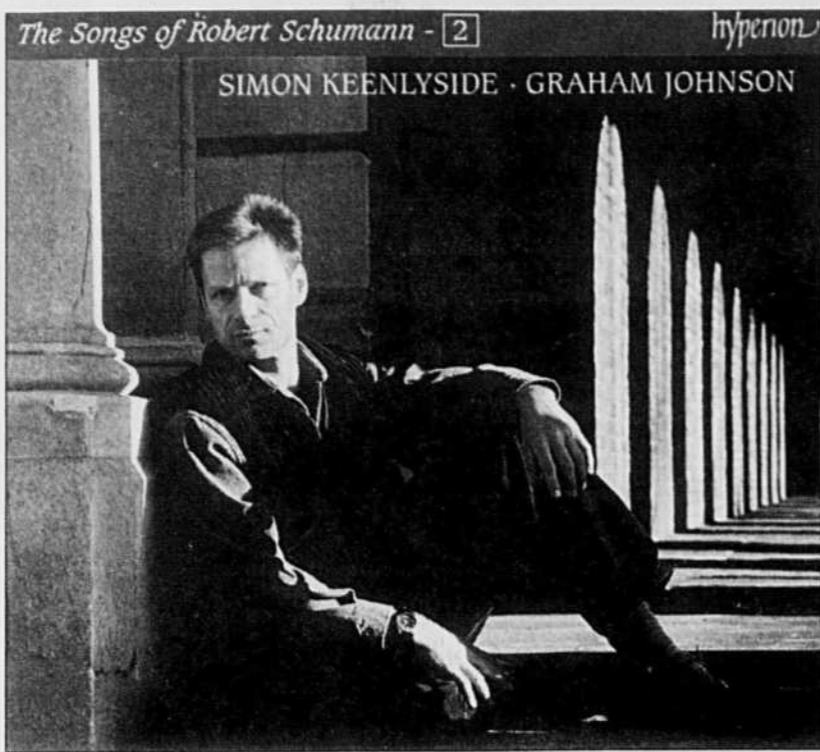
Avant même d'avoir terminé de publier son intégrale des mélodies de Schubert, le pianiste Graham Johnson en remet et repart à l'aventure. Cette fois, c'est l'intégrale des mélodies (en cycles ou non) de Schumann qui l'intéresse. Le premier volet, l'an dernier, a mérité des honneurs avec la soprano Christina Schafer. Cette fois, c'est au tour du jeune baryton britannique montant Simon Keenlyside de défendre un répertoire méconnu.

Les textes de Goethe (tirés de *Wilhelm Meister*: les chants du harpiste) reçoivent une lecture sentie. L'émotion si nostalgiquement déchirante (*Wer nie sein Brot mit Tränen ass*) pénètre très loin, portée par la voix du chanteur, un artiste qu'on découvre avec bonheur.

Quel baryton somptueux et expressif! Rien ne semble à son épreuve: la mélodie sérieuse, la chanson un peu paillarda comme la bluette coulent de source. On regrette seulement un accompagnateur un peu timide par moments, alors qu'on sent la partie de piano dont l'écriture agissante voudrait se faire plus présente. Peut-être est-ce le respect de l'accompagnateur face au chanteur? Ou que ces mélodies ne sont pas toujours les plus affirmées de Schumann? On formule néanmoins un souhait: réentendre — et bientôt! — ce duo nous faire le *Dichtertiebe* ou le *Liederkreis* op. 39. C'est dans les chefs-d'œuvre, après tout, qu'on saisit mieux la profondeur des interprètes.

SHAHAM — PLETNEV

Alexandre Glazunov: Concerto pour violon en la mineur, op. 82; Dmitri Kabalevski: Concerto pour violon en do majeur, op. 48; P. I. Tchaïkovski: Souvenir d'un lieu cher, op. 42, Valse-Scherzo, op. 34. Gil Shaham, violon. Orchestre national de Russie. Dir.: Mikhaïl Pletnev. Durée: 61 min 58. DGG 457 064-2



Décidément, le violoniste Gil Shaham n'en finit pas d'étonner par son intelligence. Alors que, dans le monde si compétitif du violon, plusieurs de ses collègues ressassent les mêmes concertos ou sonates «célèbres et célèbres» pour tenter de se faire remarquer, il préfère s'abstenir, au disque en tout cas, de trop présenter le répertoire «standard».

Les pièces offertes ici jouissent quand même d'une popularité certaine auprès des connaisseurs et exploitent à peu près toutes les capacités expressives et virtuoses de l'instrument, deux domaines où Shaham est roi.

Sa sonorité si pleine, ronde et aérienne à la fois, qui se transforme en

chair ou en nuée éthérée (en ce domaine, on pense souvent à Nathan Milstein), ajoute à l'intérêt un peu relatif du répertoire choisi.

Il faut aussi parler des coups de fouet prodigués par Pletnev et son Orchestre national de Russie, qui ne se gênent pas pour prendre la place qui leur est due. On assiste donc à un sain concours d'émulation qui atteint des sommets musicaux impressionnants.

Je vous prévient: il faut être amateur de musique pour violon (ceux qui saisissent l'expression s'y reconnaîtront) pour pleinement goûter cet enregistrement. Encore une fois, on a affaire à de la bonne musique, rarement grande ou indispensable, de celle qui nous appauvrirait si on la perdait.

Gil Shaham aime séduire, sourire, et se donne à fond dans tout ce qu'il entreprend. Le résultat est donc toujours remarquable et convaincant dans l'art du violon. Il ne saurait être tenu responsable des mièvreries commises en certains endroits des partitions par les compositeurs. Avec Pletnev, il prend le pari d'en tirer le meilleur parti, quitte à les magnifier pour rendre justice à un certain esprit romantique moins tempétueux.

Il y aura toujours un plaisir certain à écouter la virtuosité (Kabalevski) ou à

se reposer (je n'ose écrire à se laisser aller à la facilité) sur une belle et conventionnelle mélodie (*Souvenir d'un lieu cher*). Quand c'est fait avec grâce et panache, on se trouve satisfait.

NOVÁK

Vítěslav Novák: Quintette pour piano et cordes en la mineur, op. 12; Treize mélodies slovaques; Chants d'une nuit d'hiver, pour piano seul, op. 30. Radoslav Kvapil, piano; Magdalena Kozená, mezzo-soprano; quatuor Kocian. Durée: 67 min 20. ASV Digital CD DCA 998

Compositeur tchèque du tournant du siècle, assez important en son temps mais que la gloire de Janáček a un peu occulté, Novák tente une percée au disque. Tant mieux. Les œuvres de jeunesse présentées ici montrent un métier sûr et une générosité d'inspiration (et d'écriture pianistique) dont nul n'aurait à rougir. Tout le langage reste encore dans la foulée du folklorisme de l'école nationale tchèque de la fin du romantisme (Dvorák et Smetana en tête), rien de choquant ou de neuf, un simple entremets. Pourtant, que de charme dans les variations (second mouvement) du quintette pour piano, et quelle qualité d'enregistrement! Le pur plaisir du son (du piano surtout, ce qui est rare) vaut largement la dépense.

Les mélodies folkloriques amusent, sourires de la cantatrice, Magdalena Kozená, que les amateurs de chants vont adorer découvrir. Ce qui surprend le plus, c'est la mignonne suite *Chants d'une nuit d'hiver*. Bien que datant de 1903, les harmonies sensuelles flirtent avec le jazz et la poésie nostalgique avec des modernismes à la Debussy. Non seulement cette musique calme, elle arrive à intéresser.



OBRECHT — MARTINI

Jacob Obrecht: *Messa «Malheur me bat»*; motet *Laudes Christo*; Johannes Martin: *Magnificat* du troisième ton, *Ave Maris Stella*, *O Beate Sebastiane*, *Salve Regina*. The Clerk's Group. Dir.: Edward Wickham. Durée: 68 min 26. ASV Digital SC GAU 171

Ce disque pourrait avoir comme titre: le grand et le petit. Obrecht domine de tout son génie la pratique honnête de Martini. Pour entendre, donc connaître et savoir apprécier, la différence entre un «bon» compositeur — celui qu'on aime avoir en musique de fond sur le FM — et un «vrai» artiste créateur — celui qui force l'écoute pour qu'on comprenne quelque chose —, proposez à votre oreille le test suivant: à savoir, écouter un motet de Martini, puis un mouvement de la *Messe* d'Obrecht.

Les interprètes sont excellents, même si on pourrait reprocher un peu trop de blancheur dans les voix, comme la prise de son admirable de cet enregistrement; donc, rien ne pourra biaiser le résultat de l'expérience. Une fois votre sens critique ainsi affûté, passez à l'audition du disque complet.

La polyphonie de la Renaissance s'y fait tout tissage dans les petits motifs finement tricotés par Obrecht, qu'on s'amuse à retrouver en différentes vitesses aux différentes voix. Plaisir aussi des imitations, parfois savantes, dont la succession arrive à orienter le discours vers les (souvent splendides) cadences. Un grand plaisir musical.

MINIATURES CONCRÈTES

24 fois 3 minutes de musique électroacoustique par Jacques Tremblay, Paul Steenhuisen, Kim Hedás, Daniel Toussaint, Mark Wingate, Jocelyn Robert, Andrew Yencken, Elaine Lillios, Åke Parmerud, Yves Potvin, Natasha Barrett, Randall Smith, Stephan Dunkelmann, Ned Bouhalassa, Elizabeth Hoffman, Monique Jean, Roger Doyle, Katharine Norman, Richard Karpen, Lelio Camilleri, Elsa Justel, Sylvai Eckermann & Mathias Fuchs, Ios Smolders, Justice Olsson. Durée: 72 min. Empreintes DIGITales, IMED9837

Jean-François Denis, le brave initiateur de cette collection consacrée à la diffusion de la musique électroacoustique, ne pouvait passer sous silence discographique les célébrations entourant le demi-siècle de cette forme d'art. En effet, c'est en 1948 que le Français Pierre Schaeffer proposa — entre autres — à un public parisien plus que surpris son *Étude au chemin de fer*. Un événement qui allait avoir sur l'art du siècle le même impact que *L'Arrivée du train en gare de La Ciotat* des frères Lumière près de 50 années plus tôt.

Pour garder un petit caractère populaire et démocratique à la fête, il a proposé à 24 compositeurs électroacousticiens de composer une pièce de trois minutes. Pourquoi trois minutes? Car telle était la durée de la première création de Schaeffer. Sur ce canevas, nos artistes se sont mis qui à son microphone, qui à ses bandes et ses ciseaux, qui à ses ordinateurs, chacun choisissant ce qui lui convient dans le vaste attirail de lutherie disponible.

Le résultat: une véritable fiesta pour l'oreille, 24 petits clips parfois amusants, parfois plus angoissants, mais qui, tous, témoignent de la diversité et de la vitalité des esthétiques.

On peut suivre le parcours tel que proposé, ou encore, après une première écoute, mieux apprivoiser en variant la succession des plages (les lecteurs se programment, ne l'oublions pas) et écouter juste ce qu'il faut pour ne pas se lasser, ou encore revenir sur ce qui intéresse le plus.

J'ai mes favoris, bien sûr, mais je vais vous les taire afin que vous partiez mieux équipé, c'est-à-dire avec le moins de préjugés possibles, dans l'exploration de ces horizons stimulants.

Les Violons du Roy
BERNARD LABADIE
Direction artistique et musicale

présentent

Une flûte enchantée

œuvres de
Boccherini, Mozart, Haydn

Soliste : Timothy Hutchins, flûte
Chef : Bernard Labadie

Samedi 28 mars 1998 à 20 h
Salle Claude-Champagne, Université de Montréal
Billetterie Articulée : (514) 844-2172

OSM
Gershwin
le compositeur américain
aux accents jazzés

Keith Lockhart, chef d'orchestre du légendaire Boston Pops Orchestra, dirigera ce concert très enlevé!

AIR CANADA
Cocommanditaire:
Succession J. A. De Séve

Les Envolees musicales Air Canada

Mardi et mercredi 24 et 25 mars, 19 h 30

Gershwin *Ouverture cubaine*
Gershwin *Concerto pour piano « en la »*
Gershwin *Rhapsody in Blue*
Proto *A Portrait of George*

Keith Lockhart, chef
Michael Chertock, piano

Salle Wilfrid-Pelletier
Place des Arts

Billets:
OSM : 842-9951

Admission: 790-1245
Place des Arts: 842-2112

La Presse

MÉLODIES

L'unique magasin de disques
exclusivement

JAZZ

au Québec

**LE SPÉCIALISTE DE
L'IMPORTATION JAZZ**

4375, rue Saint-Denis
Montréal (Québec) H2J 2L2
Tél. : (514) 845-1736
Fax : (514) 845-7233

N.B.

À LA
CHAÎNE CULTURELLE FM
DE RADIO-CANADA

www.radio-canada.com

LA PRINCESSE BLANCHE, de BRUCE MATHER, avec Pauline Vaillancourt, sop., Yolande Parent, sop. colorature, David Doane, t., Michel Ducharme, b., et l'Orchestre du Nouvel Ensemble moderne, dir. Lorraine Vaillancourt, sera présenté après la diffusion de *Lohengrin*, de Wagner, vers 17 h 20. Anim. Jean Deschamps Réal. Maureen Frawley

L'OPÉRA DU METROPOLITAN
Aujourd'hui à 12 h 10

PHILIPPE DE BROCA est l'invité de Chantal Jolis pour son film *Le Bossu*. En concert à 21 h 30, le **SEXTET CO2** d'Edmonton. Anim. Chantal Jolis Réal. Christophe Rodriguez Réal.-coord. Daniel Vachon

SILENCE... ON JAZZ!
Ce soir à 18 h 30

CARTE BLANCHE À DANIELLE MARTINEAU, concert enregistré dans le cadre de la série *Mémoires vives* à la Maison de la culture Frontenac. Anim. Elizabeth Gagnon Réal. Lorraine Chalifoux

UNE OREILLE SUR LE MONDE
Dimanche à 13 h

NATHALIE DEROME tisse sa toile dans *S'ALLUMER CONTRE LE VENT*, poème sur pattes en direct du Monument National à Montréal. Ce spectacle multidisciplinaire est élaboré à partir de poèmes de François Martel. Création musicale : Maryse Poulin. Anim. Michel Garneau Réal. Christine Germain

LES DÉCROCHEURS... D'ÉTOILES
Vendredi à 22 h

À NE PAS MANQUER CETTE SEMAINE :
LÉONARDO, INGÉNIEUR ET MUSICIEN présente **ALAIN THIBAUT**, électroacousticien, en direct de Québec avec son partenaire, le disc-jockey **DJ K-ONE**, samedi à 23 h. Anim. Jacques Languirand Réal. Danielle Bilodeau

RÉGINE CRESPIN est l'invitée de Catherine Perrin à **TOUT POUR LA MUSIQUE**, lundi à 9 h 11. Réal. Michèle Patry

LE SALON DES ÉCRIVAINS animé par Claude Lavoie et Mario Girard, est présenté en direct du **Salon du livre de l'Outaouais**, vendredi à 12 h 11. Réal. Claire Couture

100,9 CHICOUTIMI • 98,3 MONCTON • 100,7 MONTRÉAL • 102,5 OTTAWA-HULL • 95,3 QUÉBEC • 101,5 RIMOUSKI • 90,7 SHERBROOKE • 90,3 TORONTO • 104,3 TROIS-RIVIÈRES

• L'ENTREVUE •

faites connaissance
avec une personne
remarquable
chaque lundi.

LE DEVOIR